傳制文章

TRUYỆN CHƠI VĂN CHƯƠNG

CHRESTOMATHIE
COCHINCHINOISE

RECUEIL DE TEXTES ANNAMITES

PUBLIÉS

TRADUITS ET TRANSCRITS EN CARACTÈRES FIGURATIFS

PAR

ABEL DES MICHELS

CHARGÉ DU COURS DE COCHINCHINOIS

A L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES.

PREMIER FASCICULE.

PARIS

CHEZ MAISONNEUVE ET Cie

15, QUAI VOLTAIRE, 15

1872

DU MÊME AUTEUR

1° **Discours** prononcé à l'ouverture du cours de cochinchinois à l'École annexe de la Sorbonne. 1869.

2° **Les Six Intonations chez les Annamites.** 1869.

3° **Du Système des intonations chinoises** et de ses rapports avec celui des intonations annamites. *Imprimerie nationale.* 1869.

4° **Huit Contes en langue cochinchinoise,** suivis d'exercices pratiques sur la conversation et la construction des phrases par P. Trương Vĩnh Ký, transcrits en caractères figuratifs, par M. A. E. des Michels. 1869.

5. **Essai sur les affinités de la civilisation** chez les Annamites et chez les Chinois. 1869.

6. **Dialogues cochinchinois,** publiés en 1838 sous la direction de Monseigneur Taberd, évêque d'Isauropolis, expliqués *littéralement* en français, en anglais et en latin, avec étude philologique du texte, par M. A. E. des Michels. 1871.

Paris. — Typographie Georges Chamerot, rue des Saints-Pères, 19.

CHRESTOMATHIE

COCHINCHINOISE

4550.

Z

46903

TABLE DU PREMIER FASCICULE.

	Pages.
INTRODUCTION	j
PREMIÈRE PARTIE (Texte annamite)	1
DEUXIÈME PARTIE (Traduction française)	1
TROISIÈME PARTIE (Texte en caractères cochinchinois)	1

Paris. — Imprimerie Georges Chamerot, rue des Saints-Pères, 19.

傳制文章

TRUYỆN CHƠI VĂN CHƯƠNG

CHRESTOMATHIE COCHINCHINOISE

RECUEIL DE TEXTES ANNAMITES

PUBLIÉS

TRADUITS ET TRANSCRITS EN CARACTÈRES FIGURATIFS

PAR

ABEL DES MICHELS

CHARGÉ DU COURS DE COCHINCHINOIS

A L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES.

PREMIER FASCICULE.

PARIS

CHEZ MAISONNEUVE ET Cie

15, QUAI VOLTAIRE, 15

1872

INTRODUCTION.

Le recueil de textes annamites que je soumets aujourd'hui à l'approbation des orientalistes sous le nom de Chrestomathie cochinchinoise, est destiné à combler, en partie du moins, une lacune regrettable. Personne, en effet, parmi les linguistes qui se sont occupés de l'idiome parlé dans l'empire d'Annam, n'a encore, à ma connaissance, songé à s'occuper de ce travail déjà fait pour d'autres langues de l'Orient, dont il facilite singulièrement l'étude ; car il permet aux personnes qui s'y adonnent de trouver, réunies dans le même volume, des pièces écrites dans des styles différents, dont l'examen nécessiterait l'acquisition de livres d'ordinaire fort coûteux, alors même qu'ils ne sont pas introuvables.

Je n'ai pas la prétention d'offrir au public une œuvre complète et surtout irréprochable, mais je m'estimerai heureux si le travail auquel je me suis livré peut être de

quelque utilité aux élèves de l'École des langues orientales comme à tous ceux qui entreprennent l'étude de l'annamite.

Pour bien saisir la différence des styles dont j'ai cherché à réunir ici quelques spécimens, il est nécessaire de connaître les circonstances qui ont influé sur la formation de la langue cochinchinoise, telle qu'elle s'écrit et se parle aujourd'hui.

Ces modifications peuvent être, si je ne me trompe, considérées comme le résultat de deux influences principales :

1° L'influence chinoise,

2° L'action des missionnaires européens.

En effet, les observations que j'ai pu faire sur la structure de la langue cochinchinoise et les éléments qui la composent me portent à penser que l'annamite actuel provient d'une langue primitive, parlée par un peuple, les Giao-chi, autrefois possesseur du sol occupé actuellement par les États qui se partagent le sud de la péninsule indo-chinoise, peuple modifié par les races qui vinrent postérieurement prendre pied dans le pays, mais dont la langue a été en plus ou moins grande partie conservée par elles, selon que les modifications de sang et de voisinage ont été plus ou moins profondes (1).

---

(1) Voir mon discours d'ouverture au cours d'annamite fait à l'annexe de la Sorbonne. 1869.

C'est ainsi que les Annamites actuels ont conservé cet idiome primitif d'une manière beaucoup plus intégrale que les Cambodgiens, par exemple, chez qui le sang indo-malais prédomine, et dans la langue desquels on en retrouve relativement peu de traces (1). Mais, en outre, sous l'influence des Chinois, dont les premières émigrations dans le pays d'Annam remontent à une époque extrêmement reculée, cette même langue primitive admit une grande quantité d'expressions provenant de l'idiome du Céleste-Empire, expressions dont le nombre dut aller toujours en croissant, à mesure que beaucoup de termes de la langue des anciens Giao-chi durent tomber en désuétude, par suite de ce frottement intime et continuel avec la race chinoise, et de l'étude des livres classiques de la Chine, base des concours littéraires, qui

---

(1) Il en existe pourtant de très-reconnaissables; ainsi, par exemple, les mots cambodgiens chó *injurier*, chhvéa *malais*, bey *trois*, day, *main*, chay *pou*, thngay *jour*, khõ *pantalon*, nokor *région*, buôn *quatre*, sont sensiblement les mêmes que les mots annamites chê, chà, và, ba, tay, chày, ngày, khô, nước, bôn. Il est probable qu'en dépouillant le vocabulaire cambodgien, on trouverait un nombre considérable de mots identiques, quant à l'origine, avec leurs correspondants annamites.

Il faudrait néanmoins prendre garde, en faisant cette recherche, d'attribuer à une langue primitive tous les mots qui se retrouvent à peu près semblables dans les deux idiomes.

Certains mots, tels que chut *rat*, roûng *dragon*, en annamite chuột, rồng, viennent évidemment du chinois. Ces derniers, qui me paraissent d'ailleurs devoir être en fort petit nombre, montrent que l'influence de la langue chinoise a dû s'exercer, au moins par contiguïté, jusqu'au sein de l'ancien royaume des Khmer, soit par l'intermédiaire de la Cochinchine, soit, et plus encore, par celui du Siam, dont la politique a si souvent pesé sur les destinées du Cambodge.

sont dans l'Annam, comme dans ce dernier pays, la porte qui donne accès aux divers grades du mandarinat.

En comparant ces expressions sinico-annamites avec les mots chinois qui leur correspondent, tels que les lettrés du nord de la Chine les prononcent aujourd'hui, j'ai pu constater un fait assez curieux, et qui, je crois, n'avait pas encore été signalé jusqu'à présent : c'est que tel caractère figuratif chinois, prononcé actuellement dans le nord de la Chine d'une manière donnée, a, en annamite, non pas un seul, mais au moins deux correspondants de même signification. De ces deux correspondants, l'un, dont la prononciation se rapproche le plus de celle adoptée en Chine par le dictionnaire type de l'empereur Khang-hi, n'est employé que dans le style élevé, que l'on pourrait appeler style sinico-annamite; l'autre, au contraire, qui s'en éloigne davantage, et dont la prononciation rentre beaucoup plus, si je puis m'exprimer ainsi, dans la gamme des sons propres à l'idiome cochinchinois, est devenu mot usuel, et s'emploie à peu près exclusivement dans la langue courante.

Quelle est la cause de ce phénomène linguistique? On peut, je crois, l'expliquer de deux manières :

Les notions historiques que nous possédons sur le royaume d'Annam nous apprennent que, pendant de longs siècles, ce pays a subi la pression de la politique chinoise, et que, plus d'une fois, l'empire du Milieu a

débordé sur lui, envoyant, pour le réduire ou le coloniser, de véritables torrents envahisseurs.

On voit, notamment, deux de ces irruptions se suivre à près de huit siècles d'intervalle : la première dans l'année Dinh hôi, 213 ans avant J.-C., où le trop célèbre empereur chinois Tân-chi-hoàng dê (1), « convoitant », dit la chronique chinoise traduite par le P. Legrand de la Liraye, « la richesse du Viêt, et la grande quantité de ses pierres précieuses, résolut de s'emparer de toutes ses seigneuries et de tous les Huyên » (2), et envoya, dans ce but, une armée de cinq cent mille hommes dans le pays; et la seconde près de huit cents ans après, au temps de la dynastie des trois royaumes, où le général Sin-Hip, à la tête d'une invasion formidable, vint faire peser d'une main de fer la domination chinoise sur le pays d'Annam, imposer l'emploi des caractères chinois dans les actes officiels, et proscrire celui des caractères annamites primitifs, dont on ne trouve plus aujourd'hui que quelques traces dans des inscriptions sur pierre qui subsistent encore au sommet du mont Dabia (3) et dans les environs de Hué (4).

---

(1) Thsin-chi-hoâng tí, le brûleur de livres.

(2) Notes historiques sur la nation annamite, par le P. Legrand de la Liraye. *Saigon, imprimerie nationale.*

(3) Abrégé de la grammaire annamite de M. P. Trương Vinh Ký, *Saigon, imprimerie nationale (en note).*

(4) M. Dức Chaigneau, fils de l'un des grands mandarins de l'empereur Gia-

L'introduction d'un grand nombre de mots chinois dans l'idiome de la Cochinchine a évidemment sa source dans cette immixtion intime et répétée de la race chinoise dans les affaires du pays; et la particularité linguistique que je signalais tout-à-l'heure provient, soit de ce qu'aux différentes époques où l'influence chinoise s'est fait le plus fortement sentir, et notamment lors des deux grandes invasions dont je viens de parler, la majorité des individus qui les constituaient aurait été formée d'hommes appartenant à des régions différentes de l'immense empire du Milieu, et parlant, par suite, des dialectes différents; soit, et je penche beaucoup plus pour cette interprétation, parce que la prononciation chinoise a dû notablement changer pendant l'espace de temps considérable dans lequel se sont effectuées ces irruptions principales; soit enfin pour ces deux causes réunies.

Maintenant, comment se fait-il que la prononciation importée en dernier lieu, très-probablement lors des règlements de Sin-híp, n'ait pas été adoptée à l'exclusion de l'ancienne? Comment a-t-on pu continuer à dire simultanément tuê et tuôi, di et dẽ, tư et chữ?

C'est que, sans doute, la première de ces deux pro-

---

long, en donne l'indication dans l'ouvrage extrêmement curieux et intéressant qu'il a publié, il y a quelques années, sous le titre de *Souvenirs de Hué*. Challamel.

nonciations était en usage en Chine à l'époque où l'emploi des caractères de ce pays fut imposé à la nation cochinchinoise, et que, par suite, elle fut conservée comme obligatoire dans les actes officiels, tandis que les mots chinois prononcés de la seconde manière étaient employés depuis fort longtemps dans le pays, furent peut-être, en outre, altérés par l'usage en prenant, si je puis m'exprimer ainsi, la physionomie locale, et ont été consacrés dans la langue vulgaire. Ce qui le prouve, c'est que, de ces deux prononciations, l'une est restée affectée aux actes officiels et au style le plus élevé, où les Annamites considèrent comme de très-bon goût de mêler beaucoup de chinois, tandis que l'autre est à peu près exclusivement réservée pour le style de la conversation journalière.

Du reste, les deux actions dont je viens de parler, tout en se faisant sentir avec beaucoup plus d'énergie à l'époque des grandes invasions, ont dû s'exercer d'une manière plus ou moins continue, parallèlement à l'influence qui les produisait.

En l'année 1614, l'empereur japonais Dai-fu-Sama rendit un édit d'expulsion contre les missionnaires et les sujets de son empire qui avaient embrassé la religion chrétienne. Les uns se retirèrent aux Philippines et à Macao; les autres se réfugièrent en Cochinchine, à Siam, au Cambodge, dans l'île de Haï-nan et le Ton-

quin (1). Alors commença la célèbre mission de Cochinchine, que devaient illustrer les Alexandre de Rhodes, les Delgado, les Hénarès, les Pigneau de Behaine, et dans laquelle tant de martyrs devaient répandre pour la foi leur sang glorieux. Mais l'action des nombreux missionnaires qui portaient dans ces lointaines contrées la lumière de l'Évangile ne dut pas s'exercer uniquement dans la sphère religieuse. Un autre effet subsidiaire se produisit naturellement sur la langue du pays d'Annam. Instruits dans les lettres européennes et dans les idiomes de l'Occident, ces hommes de Dieu, en composant de nombreux ouvrages pour mettre à la portée du peuple qu'ils évangélisaient les vérités qu'ils étaient venus lui enseigner, durent en arriver, grâce à leurs études antérieures, à parler et à écrire l'annamite plus purement qu'on ne l'avait fait jusque-là ; ils le *grammaticalisèrent*, s'il était permis de forger ce mot, et l'influence qu'ils avaient exercée eux-mêmes sur la langue dut se continuer et s'amplifier encore, lorsque des indigènes, instruits à leur école, se chargèrent également de la rédaction des livres nécessaires à la propagation de la foi catholique.

Voici une preuve qui me semble venir à l'appui de ma manière de voir à ce sujet : Lors des terribles persécu-

(1) Mission de la Cochinchine et du Tonkin, ouvrage publié *par la Compagnie de Jésus*, Douniol, 1858.

tions qui sévirent après la mort de l'empereur Gia-long, l'ami de Mgr l'évêque d'Adran et le protecteur des chrétiens, un grand nombre de livres furent détruits par les mandarins. Or depuis ce temps, à Saigon au moins, la langue semble avoir dégénéré sensiblement, de l'avis même des indigènes instruits (1). Elle devient décousue, obscure, comme incertaine, et la prononciation du peuple, dans les basses provinces surtout, est vulgaire et défectueuse.

Ces deux influences, à savoir celle des lettres chinoises, et l'action littéraire des missionnaires, ont dû nécessairement produire, selon que l'une ou l'autre a prédominé, ou qu'elles se sont fondues en se contre-balançant mutuellement, différents genres de style appropriés aux différents sujets traités. C'est en effet ce qui me semble avoir eu lieu. Aussi ai-je pensé pouvoir classer les pièces que j'offre aujourd'hui à l'étude des élèves de l'École des langues orientales, en cinq divisions

---

(1) Au moment où je trace ces lignes, j'ai sous les yeux une lettre que m'écrit le Huyện P. Trường-Vinh-Ký, Annamite fort intelligent et très-instruit, non seulement dans sa langue, mais encore dans plusieurs idiomes européens. J'y relève ce passage : « J'ai reçu l'ouvrage dont vous me parlez; c'est en effet un ouvrage qui « sera utile; car à l'époque où ces dialogues ont été écrits, *la langue annamite était* « *parlée plus purement*, et en outre Mgr Taberd joignait à une grande érudition et « à une profonde connaissance de cette langue, le sens intime du peuple au milieu « duquel il a vécu si longtemps. » Il a dû en être de même de beaucoup de ses prédécesseurs, et leur influence littéraire sur la langue annamite s'explique ainsi tout naturellement.

distinctes, afférentes chacune à un genre de style particulier :

1° Pièces écrites en style anecdotique et familier, caractérisées par une grande abondance d'expressions primordiales et d'onomatopées, à phrases décousues, souvent sans construction grammaticale, ou du moins n'obéissant qu'à des règles très-larges, et, s'il était permis de s'exprimer ainsi, très-élastiques ;

2° Morceaux d'histoire, très-chargés parfois d'expressions appartenant au style chinois antique modifié quant à la prononciation, surtout en ce qui concerne les titres qualificatifs des fonctions ou des dignités ;

3° Pièces de style philosophique, études sur les mœurs, explications de proverbes ou d'usages nationaux, caractérisées par de fréquentes oppositions et l'emploi des expressions classiques chinoises. Les règles de la grammaire y sont peut-être, de même que dans les morceaux appartenant à la division précédente, plus observées que dans ceux de style familier ;

4° Pièces que j'appellerai de style religieux, composées soit par les missionnaires soit par leurs élèves indigènes.

A cette division je me propose d'annexer des extraits du Phép giảng tám ngày du P. Alexandre de Rhodes, spécimen curieux du dialecte tonkinois du dix-septième siècle ;

5° Pièces de poésie, toujours chargées d'expressions

chinoises du style antique, à tel point que dans certaines d'entre elles, l'élément appartenant à l'idiome primitif disparaît presque complétement, et qu'elles sont plutôt des pièces sinico-annamites que des pièces cochinchinoises.

En établissant cette nomenclature, je n'ai pas l'intention d'établir des distinctions absolument tranchées. Il est bien évident qu'ici comme dans les autres langues, un sujet donné ne se traite pas forcément et invariablement avec les mêmes formules et le même style, et que des genres différents se trouvent souvent fondus ou mélangés. C'est plutôt ici une question d'ensemble. J'ai voulu en outre éviter une trop grande monotonie, par une classification, la plus rationnelle possible, des styles qui composent le présent ouvrage.

Je me propose enfin de terminer ce recueil par quelques pièces sinico-annamites pures, tirées des classiques chinois et d'autres sources. L'étude du chinois antique, avec la prononciation usitée en Cochinchine, prononciation bien différente de celle du Kouān hōa parlé dans la capitale de l'empire chinois, présente en effet une importance considérable, sur laquelle ce que j'ai dit plus haut de l'immixtion de l'élément chinois dans les affaires et la langue de l'Annam, me dispense de m'étendre davantage.

Je placerai cependant ici deux observations impor-

tantes : La première, c'est que les expressions chinoises que l'on rencontre à chaque pas dans l'étude des pièces annamites d'un genre un peu élevé sont, je ne crois pas me tromper en l'affirmant, invariablement des expressions appartenant au style ancien. Les altérations et combinaisons de mots qui constituent le Kouān hōa moderne ne me paraissent y avoir aucune part. La raison, du reste, en est bien simple. Les Chinois eux-mêmes ne considèrent pas comme des ouvrages sérieux les livres composés dans le style de la langue parlée ; la seule littérature complétement officielle, si je puis m'exprimer ainsi, est constituée, chez eux, par les classiques ou les livres écrits dans le même style, et leur Wen-chang ne doit l'estime qu'ils lui accordent, qu'à une multitude d'expressions et d'allusions tirées des premiers. Il est donc naturel que les envahisseurs chinois aient imposé aux indigènes le style ancien, tant pour la rédaction des pièces officielles que pour l'enseignement des écoles, et que par suite, les modifications de celui des livres cochinchinois se soient faites dans ce sens.

Je ferai remarquer, en outre, que la prononciation du chinois ancien, usitée en Cochinchine, le rend infiniment plus intelligible qu'il ne l'est à Pékin, par exemple ; ce qui provient de la variété beaucoup plus grande des prononciations, surtout en ce qui concerne les monosyllabes chinois affectés du ton joŭ shēng, tels qu'ils sont

adoptés de nos jours par l'académie impériale des Han lîn. Il me paraît en résulter qu'un lettré cochinchinois suffisamment versé dans l'étude des classiques pourra comprendre, même à l'audition, des citations du style ancien, qui, à moins d'avoir été apprises par cœur, seraient, quand elles sont un peu longues, à peu près inintelligibles à un membre de l'illustre académie chinoise que je viens de citer, s'il était privé du secours des caractères figuratifs au moyen desquels il peut saisir la différence de monosyllabes dont les sons sont trop uniformes pour offrir, par eux-mêmes, un sens à l'esprit le plus exercé. De là vient encore qu'on peut écrire de longs passages des anciens classiques avec les seuls caractères Quôc ngữ ou lettres latines modifiées, ce qu'il serait absolument inutile d'essayer avec les transcriptions en usage dans les dictionnaires chinois, vu l'impossibilité absolue d'être compris, eût-on la plus parfaite connaissance des tonalités, et y accordât-on l'attention la plus scrupuleuse et la plus soutenue.

Les pièces originales que je donne ici n'ont, à ma connaissance du moins, jamais été traduites ; quant à celles qui proviennent des ouvrages publiés par les missionnaires, j'ai cru devoir également les traduire toutes, bien qu'un certain nombre des livres d'où elles sont tirées tels que le Sâm truyện cũ, le Sâm truyện mới, les Hạnh thánh, etc., soient eux-mêmes une reproduction cochin-

chinoise d'ouvrages écrits dans les langues de l'Europe, et traitant de sujets religieux, tandis que d'autres comme le Phép giảng tám ngày du P. Alexandre de Rhodes, composés en même temps en tonkinois et en latin, ou le Hội đồng tứ giáo danh sư (*Conférence entre les savants docteurs des quatre cultes*), sont originaux et fort curieux.

Ces textes provenant des ouvrages des missionnaires ne sont pas, d'ailleurs, quelle que soit leur source, les moins intéressants, ne fût-ce que pour la correction grammaticale avec laquelle ils sont écrits, et qu'on ne retrouve pas toujours dans les autres livres.

J'ai pensé que la disposition la plus convenable à donner à cet ouvrage pour faciliter les études auxquelles il est destiné, était d'en séparer les différentes parties, de manière à ce qu'elles puissent être, selon les besoins, étudiées séparément ou comparées ensemble. C'est pourquoi je place en première ligne les textes en caractères quốc ngữ ou lettres latines modifiées. Je les fais suivre de la traduction française, et je termine par la transcription du texte en caractères figuratifs.

Conçu sur un plan moins élémentaire que mon dernier ouvrage, ce livre s'y relie naturellement et peut lui servir de suite dans l'ordre des études. Une fois initiés à la structure de la phrase annamite par la lecture attentive et répétée de l'explication littérale et logique des dialogues, les élèves de l'École des langues orientales

pourront, en s'aidant de ma traduction, entreprendre l'étude des textes de différents styles que je leur offre aujourd'hui. Puis, en comparant les signes figuratifs avec le texte en caractères quôc ngữ, ils arriveront graduellement à s'assimiler un nombre beaucoup plus considérable des premiers, dont l'étude du précédent ouvrage leur aura déjà donné quelque notion.

Puisse ce travail contribuer quelque peu à développer en France le goût des études annamites, qui sont si utiles à tous ceux qui veulent tirer un profit sérieux de leur séjour dans notre nouvelle et magnifique colonie, et qui offrent un champ encore presque inexploré à la linguistique.

TRUYỆN CHƠI VĂN CHƯƠNG.

TRUYỆN CHƠI VĂN CHƯƠNG.

TRUYỆN CHƠI.

I.

Con gái cầu chồng đại vương (1).

Có một con kia nhan sắc đẹp đẻ, mà trông cho được một người chồng sang trọng đứng vì vương vì tướng, cho nên thường bữa thường ra chợ mua nhang đèn, đem vô chùa vái cùng Phật bà, xin xui khiến cho mình đặng như tình mình sở nguyện. Người bán nhang còn nhỏ tuổi; thấy cô ấy mỗi bữa mỗi ra mua nhang thì lấy làm lạ. Quải giỏ thì cũng có khi, có đâu mà mỗi ngày, ngày nào cũng như ngày nấy. Đánh mòm theo coi, thấy vô chùa vái xin chồng cho sang. Anh ta dòm hiểu được ý, thì bữa sau, mướn người khác bán thế cho mình. Liệu vừa chừng cô ý vô chùa, anh ta vô trước núp sau tượng Phật. Cô ấy vào tháp nhang, đốt đèn, ngồi lạy xin một hai cho được chồng làm vua mà thôi. Chú chàng ở sau ứng tiếng lên nói : « Con muốn làm vậy, mà không nên; con phải lấy thằng bán nhang ngoài chợ. Sô con làm vậy đó. » Cô ta ra về, vưng theo lời Phật bà dạy, ra tìm

(1) Cette pièce et les suivantes, jusqu'au n° XX inclusivement, sont extraites du recueil publié en 1866 sous le nom de « Chuyện đời xưa, *Contes du temps passé*, » par M. Pétrus Trương Vinh Ký, directeur et professeur du collége des Interprètes, aujourd'hui Huyện à Saïgon, et correspondant de l'École spéciale des langues orientales vivantes.

người bán nhang. Hẹn hò ngày kia buổi nọ thì ra chỗ nọ cho nó đem về nhà. Vậy nó bỏ con ấy vào cái bao không, bỏ một đầu thì nó, một đầu thì nhang, gánh thẳng về nhà. Đàng về nhà thì phải đi ngang qua cái rừng. Bữa ấy có thái tử đông cung đi săn trong ấy. Anh ta sợ gặp quân gia quan quyền, có khi họ hỏi han, khó lòng, mới đứng ngừng lại. Quân gia đâu vừa đi trợt tới. Nó thấy vậy để gánh dẹp lại một bên đường, chạy tuột vào bụi trôn trồng. Quân thấy gánh mà không có người, thì lại lục mà coi, mở cái bao ra, thấy một nàng xinh tốt lắm nằm khoanh trong ấy; thì dẫn về cho thái tử. Đức ông mới hỏi tự sự trước sau. Thì cô ấy gởi rỏ duyên cớ đầu đuôi gốc ngọn, lại cho Đức ông nghe. Sẵn có săn được một con cọp; thì thái tử dạy đem con cọp mà bỏ vào cái bao, cột lại, để lại trong gánh như trước. Còn cô ấy thì thái tử đem về làm vợ. Anh kia núp vào trong bụi nghe coi đã vắng tiếng, thì biết họ đã đi đi rồi; thì ra, lại rờ cái bao thăm coi vợ mình còn hay không. Bóp coi thấy còn, thì kề vai gánh về nhà. Cha mẹ anh em ra mắng hỏi chớ giống gì trong cái bao nầy vậy? thì nó nói nộ rằng : « Cọp đó, chớ gì? » cất nhang đỏ rồi, nó rính cái bao ấy vào phòng, được có đem vợ ra. Chẳng ngờ vợ đâu chẳng thấy! cọp ở trỏng nhảy ra bẻ cổ anh ta chết tươi đi tức thì.

II.

Thằng cày, con trâu lại với con cọp.

Thằng cày mở trâu ra sắm sửa đi cày. Ra đồng cày đàng kia qua đàng nọ. Trâu mệt đà le lưỡi; mà mắc cày ruộng gần chưn núi. Khi cày thì thằng trai cầm cày hò hét đánh đập con trâu đà cơ khổ. Lại thêm chưởi rủa hành hạ quá chừng. Con cọp ngồi rình trong núi, ngó thấy vậy thì giận lắm. Đến buổi

thôi cày, thằng chăn thả trâu ra đi ăn. Con cọp mới lại gần kêu con trâu mà mắng nhiếc sao có chịu làm vậy : « Mầy có vóc giạc, mạnh mẽ sức lực, lại có hai cái sừng nhọn là khí giái mầy; sao mầy không cự không chống, để gằm đầu mà chịu nó, theo làm đầy tớ nó cho nó hành phạt mầy, nó leo, nó cỡi lưng, cỡi cổ mầy như vậy ? » con trâu mới nói rằng : « Trời sinh muôn vật, mà khôn thì làm sao cũng hơn mạnh thôi. Dầu mầy nửa cũng phải thua nó, huống chi là tao. » Con cọp tức giận mới nói rằng : « Tao có nghề trong mình, tao lại mạnh, cho mười nó đi nửa tao cũng làm chết, lựa là một » Con trâu nói : « Thì vậy mầy đi lại đây đặng cho tao kêu nó đánh với mầy cho biết sức. » Con trâu mới đi kêu thằng cày lại. Anh trai cày lơn tơn lại nói với cọp rằng : « Tao bây giờ đang đói bụng, không có lẽ mà đánh với mầy đặng. » Con cọp nói : « Vậy thì mầy đi ăn cơm đi, rồi có lại mà đánh với tao. » Thằng cày nói : « Mầy hay nói láo lắm; tao bỏ tao về, thì mầy chạy đi mất, còn gì mà đánh. » Con cọp nói : « Tao chẳng thèm trốn; mầy nói tao đọa khiếp ! Mặt nào, chớ mặt nầy có chạy đâu. Thằng cày nói : « Như có thiệt làm vậy thì để tao trói mầy lại đây, đặng tao về tao ăn cơm cho no, rồi tao ra tao mở mầy ra, đặng mầy đánh với tao như vậy, mới chắc; không, mầy trốn đi, tao không biết chừng. » Con cọp ỷ mình mạnh, thì nói : « Tao chẳng sợ gì, trói thì trói. » Nó mới để cho thằng cày trói nó. Xong xả rồi, thằng cày mới chạy đi, bẻ cây lại đánh con cọp. Con cọp mắc trói thất thế, vùng vẫy không được, bị đòn mà chết. Con trâu khi ấy mới khẻ miêng con cọp rằng: « Tao đã nói với mầy ấy, mầy không muôn nghe tao; mầy ỷ mầy sức lực mạnh mẽ mà thôi. Bây giờ mầy chết, là đáng số mầy lắm, không thương hại lấy một chút. Ấy là mạnh mà không mưu : ỷ thế mạnh mà khinh dể người ta. »

Có người tuy yêu thế yếu sức mà cao mưu, nên nhiều khi thắng được kẻ mạnh quờn mạnh thế mà thấp mưu.

—

III.

Ông huyện thanh liêm.

Ông huyện kia đắc chỉ ra ngôi huyện nơi kia. Mà ông ấy là người thanh liêm lắm, cho nên không hay dụng lễ mễ của ai lấy một đồng. Đem cửa trước cũng không xong, đem cửa sau cũng không lọt. Bà huyện thấy tình chồng không có ưa, thì cũng không dám lảnh lấy của ai vật gì.

Có cái làng kia nhờ ông huyện lắm, mà đền ơn nghĩa không được. Hễ đem tới giống gì giống gì bất kì, vàng bạc tiền của gì ổng cũng không thèm gì hết; tức mình mới lo đem đúc cho bà huyện. Mà bà cũng rằng rằng quyết một, một hai không dám lảnh : « Ngài tôi thanh liêm, tính không có chịu; tôi mà có lấy nữa sau rầy tôi. » Làng càng nài, xin bà cất, nhậm lấy lễ biểu trẻ thâu cho. Bà thấy làng năn nỉ, cầm lòng không đậu, thì bày rằng. « Ông huyện tôi ngài tuổi Tí; vậy làng có bụng làm vậy thì thôi, làng có muốn, thì về đúc một con chuột bằng bạc đem tới đây, để tôi chịu khó, tôi nói giùm cho, họa may có được chăng. » Vậy làng nghe lời về đúc một con chuột công đặc ruột bằng bạc ròng, đem vô. Bà huyện lảnh lấy cất đi, không dám nói với chồng.

Đến sau khi ông huyện thôi làm quan, về hưu trí, thì nghèo, nhiều khi túng ngặt thiếu trước thiếu sau. Mà bà huyện thì lấy con chuột chặt lấn ra mà bán lấy tiền mua sắm ăn sắm mặc.

Bữa kia ông huyện nói với mụ rằng : « Bây giờ ta nghèo túng xây túng xài hơn thuở trước ta còn làm quan lắm; mà mụ lấy đâu mụ mua ăn mua mặc làm vậy ?» «Thì bà huyện mới học lại chuyện làng đem của đền ơn mà không lấy : « Thuở ông ngôi huyện làng kia mắc ơn ông, mà tới năn nỉ đem lễ vật, mà tôi không chịu. Họ nài quá, tôi mới bày cho họ về đúc

con chuột bạc đem dâng, vì ông là tuổi Tí. Bây giờ nhờ con chuột ấy tôi chặt một khi một ít bán đi mà tiêu dụng. » Thì ông huyện mới tiếc mới nói rằng : « Vậy sao bà không có nói là tuổi Sửu, cho họ đúc con trâu? Phải nói vậy, bây giờ chẳng khá à? »

IV.

Con chồn cáo với con cọp.

Trong thú vật thì con cọp làm lớn có oai quờn. Hễ nó đi tới đâu thì con nào cũng đều sợ nó. Có một con chồn cáo hay phản nghịch, kiêu ngạo lại dễ ngươi, gặp cọp thì nhún trề cho nó, rồi chạy tách đi mất. Cọp giận sao nó có khinh đi mình làm vậy. Bữa nọ chồn cáo nằm ngủ, cọp đi tới gặp chụp bắt lấy, muốn ăn thịt đi, mới mắng chồn ba đều rồi có trị tội nó : « Mầy ỷ mầy có tài chạy hay, nên chi mầy khinh dể tao ghe phen. Bây giờ tới số mầy rồi, tao nhai xương mầy, tao chẳng tha. » Con chồn mới nói với cọp rằng : « Mầy đừng làm phi nghĩa, mà tao biểu các muông thú hại mầy mà khôn giờ! » Cọp mới nói : « Mầy ấy là giống gì mà mầy làm đều ấy được, mầy nói, tao nghe coi thử! » Chồn mới nói lại như vậy : « Tao có phép mà sai khiến được, vì Ngọc-hoàng có phong cho tao làm vua quản trị hết thảy; mầy cũng phải kính sợ tao nữa. » Cọp nói : « Tao không tin ngay : Có lẽ nào mầy là hèn hạ làm vậy mà ai đi cho mầy chức quờn sang trọng thế ấy! Mầy nói láo mà thôi. » Chồn cáo lại gắn đều nầy nữa : « Như mầy không tin, thì mầy để tao leo lên lưng mầy, tao cởi mà đi dạo các nẻo đàng rừng mà coi, thì mầy biết, chớ tao nói dối với mầy cũng không cùng. » Cọp chịu : « Ừ, mầy đã quả quyết làm vậy, thì mầy leo lên, tao đem mầy đi; nếu không có thiệt như lời, thì

ta sẽ nhai xương mầy đi cho đáng. « Khi ấy chồn lên cỡi cọp; đi tới đâu tới đó, thì con chi cũng đều thất kính chạy hết, mà con cọp dại tưởng chúng nó sợ con chồn; chớ không dè là chúng nó sợ mình; cho nên trở lại xin lỗi với chồn cáo; vưng phục đầu lụy con chồn. Cọp bái tạ đi, thì chồn dặn biểu cọp : « Từ nầy về sau mầy đừng còn dể người tao nữa. Mới một lần thì tao tha đi cho, mà sau có làm vậy, thì tao không dung nữa. »

Chuyện nầy nói xâm kẻ tiểu nhơn hèn hạ bất tài mà hay nựơng thế kẻ có oai quờn mà húng hiếp người binh dân. Lại nói biếm người có quờn thế lớn hùng hào mà lại hữu dồng vô mưu dể cho kẻ dưới mình gạt được.

—

V.

Ông thầy già nghe nghiã mà ăn khín bánh cuả học trò.

Có một nhà kia giàu có sinh được một đứa con trai. Con nhà giàu lại là con một, nên cưng lắm. Khi nó được năm sáu tuổi, cha mẹ nó muôn cho con đi học, mà sợ tới trường học, học trò nhiều đứa ngang tàng rắn mắt ăn hiếp chăng; nên tôn thì tôn, lo rước thầy về nhà cho nó học.

Mà anh thầy ấy hay ăn thép. Bữa kia mẹ thằng ấy đi chợ về, mua cho con một tâm đường, hay là cái bánh ngọt tròn tròn mà lớn. Con nó ra mẳng mẹ đi chợ về, mẹ nó đưa cho nó; nó mẳng cập ôm lấy lại tiếc chưa dám ăn, cầm chơi dể dành. Thầy thấy thèm; mới kêu thằng học trò lại; nầy con đem lại cho thầy tập nghe nghiã cho con. Nó tình ngay thiệt thà lật đật cầm đem lại. Thầy lấy lấy, rồi dể ra giữa cái ghế; mới giả đò nghe sách cho nó coi : « Ngôi Thái cực là như vậy : dể ra giữa nguyên như vậy. » Rồi bẻ hai ra mà nói rằng : « Như vậy là Thái cực sanh Lưởng nghi. » Rồi lại bẻ ra làm bốn mà

nói rằng : « Như vậy là Lưỡng nghi sanh Tứ tượng. » Rồi thầy cầm lấy cái bánh nói : « Còn như vậy là Tứ tượng biến hóa vô cùng, » cầm đem lùm phứt cái bánh đi. Thằng học trò nó mới lăn ra, nó giãy, nó khóc. Mẹ nó nghe, mới kêu, mới hỏi; thì nó nói : « Thầy nói : » « Dề thầy tập nghe nghiá cho tôi, » « rồi thầy ăn cái bánh của tôi đi. »

VI.

Con Thỏ cứu cá, mà ra khỏi nơm.

Con thỏ ở nhằm chỗ đồng khô cỏ cháy, không có cỏ rác mà ăn cho no. Tính qua sông sang đi xứ khác; thì nói với con cẩn đước rằng : «Anh chịu khó chở tôi qua bên kia sông, thì sau tôi sẽ gả chị tôi cho anh.» Cẩn đước chịu. Đưa tới giữa sông, cẩn đước hỏi : « Cái lưng tôi vậy ngồi có êm có tốt không? » Thỏ nói : « Còn nói chi nữa? Dã láng thì chớ, mà lại mát nữa. » Con cẩn đước chở qua tới bờ. Nó lên rồi, nó lại nói : « Cực chẳng dã tao mới ngồi trên mầy mà thôi. Tanh hôi dơ dáy quá; chị ở đâu mà đem mà gả cho uổng? » Nói vậy rồi bỏ đi đi.

Lên bờ, thấy một vườn mới vui vẻ xinh tốt, đi lẩn vô moi khoai người ta mà ăn. Chủ vườn giận, gài bẫy đánh. Thỏ quen chừng qua bữa sau cũng tới đó ăn, mắc bẫy. Người ta bắt được đem về, lấy cái nơm, chụp lại, để gần một bện cái chậu cá. Mà trong nhà, bữa ấy, tính làm việc chi đó, nghe nói : « Hai con cá với con thỏ thì đủ dọn. » Con thỏ mới nói với hai con cá rằng : « Hai anh biết họ tính họ làm thịt ta đi đó ; mà hai anh có muốn ra cho khỏi, hay không? » Cá nói : «Làm sao không muốn? Muốn lắm, mà không được chớ. » « Vậy thì làm vậy, hai anh nghe lời tôi, thì xong : Cẩn đuôi nhau mà

vùng cho mạnh, bể hai cái chậu ra, thì nhảy mà xuống hồ, thì thôi! Họ bắt không được đâu. »

Hai con cá nghe lời, ra sức vùng, bể chậu đi. Thỏ cao mưu kêu : « Bớ ông chủ, cá đi cà! » Trong nhà lật đật chạy ra, xách cái nơm theo mà chụp cá; thỏ vùng chạy đi mất. Đã cứu cá, mà lại cứu mình nữa.

VII.

Con thỏ cứu con voi mà nhát cọp.

Lần khác con thỏ đi chơi, gặp con voi đang rầu ri quá; mới hỏi vì làm sao mà làm bộ buồn bực làm vậy. Thì con voi nói : « Bữa hôm con cọp gặp, biểu tôi thì ngày kia tháng nọ tới chỗ nọ, nộp mình cho nó tới nó ăn thịt, mà nay đã gần tới kì; không biết liệu làm sao. » Thỏ thấy tội nghiệp, thì nói : « Thôi! Để tôi tính giùm mà cứu cho cho khỏi nó ăn thịt! Hễ tới ngày, thì lại rước tôi; tôi đi với, tôi làm phước, tôi cứu cho. »

Đến ngày đi nộp mình, thì voi tới rước thỏ cỡi trên lưng mà đem tới chỗ hẹn. Thỏ dặn voi : « Cứ nằm đó, đừng nói gì hết! Để mặc tôi! » Dặn dò xong rồi, cọp đâu vừa tới. Thỏ ngó thấy cọp đến, thì nhảy ra trước đầu, táp một miếng, và táp và nói : « Không có con chi vừa. » Nhảy đàng sau, nhảy bên nầy bên kia, cũng nói làm vậy. Rồi ngó quanh ngó quất, thấy cọp lại : « Ở! Ở! Có cọp đây! Thịt cọp ngon hơn thịt voi! » Cọp nghe nói, thất kinh, không hiểu đặng con gì nhỏ mà dữ làm vậy, vật voi xuống mà ăn, lại đòi ăn tới thịt cọp nữa. Nên nhảy trái ra, chạy miết dài. Bầy khỉ thấy cọp chạy, thì kêu hỏi : « Việc gì mà chạy hung làm vậy? » Thì cọp nói : « Uý! đừng hỏi! Cái con chi nhỏ thó mà nó vật voi nó ăn! Nó thấy tôi, nó nói : « Ở! thịt cọp ăn ngon hơn thịt voi! » Tôi sợ, tôi chạy. »

« Anh dắc với tôi tới coi cho biết với. » Cọp nói : « Tao mạnh, lại lẹ chơn. Có sao, tao chạy được; mà bay, đền chừng làm vậy, mà chạy sao khỏi? » Khỉ nói : « Không hề gì! Để mầy tôi bứt dây cột xâu lại với nhau, rồi cột vào mình anh! Rủi có làm sao, anh chạy, anh kéo đùa với tôi theo; có hề gì?» Cọp chịu, mới để cột dòng theo sau một bầy khỉ, dắc nhau tới. Tới nơi, ngó vào; thấy con thỏ còn đang táp, làm ào ào trên mình con voi; cọp lại sợ, quày chạy đi. Kéo lết bầy khỉ, va đầu trong gai gốc, chết nhăn răng hết cả bầy. Tới chỗ khỉ, mới dừng lại; thả khỉ ra. Ngó ngoái, lại thấy bầy khỉ nhăn răng nằm thài lai; thì cọp la, mắng nó : « Tao chạy mệt đà hết hơi, mà bay còn vui sướng! Nỏi gì mà cười?»

Mạnh, mà dại, mắc chúng qui quái hốm mà thua, thì là cọp.

—

VIII.

Thầy trừ chồn cáo.

Cái nhà kia hay nuôi gà nuôi vịt bán; mà bị chồn nó phá nó ăn hết nhiều lắm. Gài bẫy, đánh nó hoài, mà cũng không trừ nó cho lại được. Anh kia nghe vậy, tính gạt ăn của nó một bữa chơi; nên tới nói : « Nghe nói chồn nó phá gà phá vịt đây lắm, có muốn trừ nó, thì tôi trừ cho. » Chủ nhà nghe, chịu liền. Vậy thầy mới biểu đâm bột cho nhỏ, lấy đậu làm nhuần cho lấy một thúng cái. « Đến mai tôi làm phép cho, một bữa thì hết. » Thầy xách cái thúng tới, lấy bột lấy đậu, đem ra, nắn chồn lớn chồn nhỏ để đầy ghế; lại nắn một con lớn hơn hết, để giữa. Rồi đứng dậy, biểu vợ chủ nhà ra lạy. Thầy đứng vòng tay, đọc : « Chồn đen, chồn cáo, láo dáo ăn gà, tao chẳng có tha, tao tra vào thúng. » Nói vừa rồi, bắt chồn bột, bỏ vào thúng, bẽ lịa bỏ vô túi. Con mẹ nọ, thấy vậy, tiếc, thấy thầy

lây đà nhiều quá, thì nóng ruột, thì lôm côm chổi dậy, và chạy, và la : « Chôn nào chốn nây, tôi cũng lây một chốn ! Rồi ôm con chốn lớn, chạy vô mât.

—

IX.

Thầy dạy ăn trộm thử học trò.

Có ông thầy kia làm thầy dạy phép đi ăn trộm. Học trò cũng được năm bảy đứa. Có một đứa mới vô sau. Thầy muốn thử coi cho biết nó có dạn dĩ lanh lợi hay không; thì thầy dắc nó đi ăn trộm với thầy. Thầy đem rình cái nhà có đứa con gái hay làm hàng lụa. Biết có cây lụa dệt rồi, nó gói, nó để trên đầu giường kê đầu mà ngủ. Thầy mở cửa, biểu nó vô, lây cây lụa, đem ra. Thầy thì đứng giữ nơi cửa. Nó vào, thắp đèn, ló lên. Coi thầy rồi, thụt đèn, đi thò tay, lây cây lụa ; mà chưa từng, đứng dựa cái giường, sợ run rẩy, động con ây thức dậy, nắm đầu chú bợm. Nó thât kinh kêu : « Nó nắm được đầu tôi rồi, thầy ôi ! » Thầy nó mới nói mưu : « Tưởng nắm đầu chớ nắm đầu, không hề gì! Nắm mũi kia, mới sợ. » Con kia nghe, tưởng nắm mũi chắc, bỏ đầu, nắm lây mũi; nó dựt, nó chây ra được. Mỏ ông, làng xóm chạy tới rượt theo. Nó sợ quá, nhè bụi tre gai, chun vào trỏng. Gai đâm trầy da, nát cả và mình; mà khi vậy không biết đau. Thủng thẳng càng lâu càng đau, nhức nhối rát rao lắm. Còn ông thầy chạy thẳng về nhà ngủ. Sáng ngày ra, thầy nói với vợ nó phải lo mà đi kiêm nó về, chì phải đi kiêm đàng nào. Vợ nó ra đi kiêm. Nó ở trong bụi tre gai, thây còn đi ngang qua, mới kêu vô : « Mầy về nói với thầy cứu tao với. Tao hỏi hôm sợ quá, chun vô đây. Họ rượt thét lây, chun đại vào, không biết đau; bây giờ chun ra không được; mình mầy nát hết. » Vợ nó về thưa lại với thầy. Thầy

xách gậy ra, nó lạy lục, xin cứu. Thầy nó mới vùng la làng lên : « Bớ làng xóm ! Thằng ăn trộm đây ! » Nó sợ đã sẵn, thất kinh quên đau, vụt chạy ra được. Về nhà, thuốc men hai ba tháng, mới lành.

Còn có thằng học trò khác dạn lắm, thầy nó muốn thử coi nó có ngoan, biết làm mưu mà thoát thân khi túng nước hay không, thì đem anh ta tới nhà kia giàu lắm. Thầy đánh ngạch, vô được. Dở rượng xe ra, biểu nó vô khuân đồ. Nó chun vô. Ở ngòai, thầy khóa quách lại, bỏ đó, ra về ngủ. Nó ở trỏng, không biết làm sao ra cho được; mới tính dùng mưu. Vậy nó lấy hết các áo quần tốt, mặc vào sùm sùm sề sề; lại lấy cái bung, đội trên đầu, khuất mặt khuất mày đi hết. Ở trong rương mới kêu lên : « Ở chủ nhà! Ta là thần! Bấy lâu nay ta ở với cho mà làm giàu; nay mở rương, cho ta ra đi dạo chơi ít bữa. Mở rương rồi, đờn bà ô uế phải đi đi cho xa! Còn đờn ông, thì phải nhan đèn; mà đứng nới ra xa xa, đứng có lại gần, không nên! » Trong nhà ngờ là thần thật, vật heo vật bò để tạ thần. Lại có mời tổng xã tới thị đó nữa. Dọn dẹp xong tiêm tất, mở rương, chông nắp lên, dẹp lại hai bên, dứng ra xa xa, chờ ông thần ra. Đâu ở trỏng thây mặc đồ sùm sề, đầu đội cái bung đen đen đi ra. Rồi đi luôn đi phán dạy ai có muốn cúng dâng vật chi, thì đi theo sau xa xa. Tới chùa, thần mới vô ngự cho mà lạy. Thiên hạ ai nây nghe đồn, rủ nhau đô hội đi theo coi.

Tới cái chùa kia, ông thần vô chùa leo trên bàn thờ ngồi, cất cái bung đi. Thiên hạ vô, thì dứng xa ngoài sân, không dám vô. Bữa ây, anh học trò nhát mà bị chúng rượt chun bụi tre gai có di theo coi. Biết là bạn học mình, thì thưa với quới chức, xin cho va vô va coi cho gần. Mà mắc có lời thần đã phán : « Hễ ai lại gần thì thần phạt, sạt máu ra mà chết ! » Làng tổng mới nói với nó : « Mặc ý muốn chết, thì vô! Nó bươn, nó vô leo lên đàng sau, dòm mặt biết. Anh kia mới nói : « Anh đừng có nói ra ! Để nữa về, tôi chia đồ cho! » Nó không tin,

nói : « Rồi về, anh chôi đi, anh không chia. » Anh kia nói : Không, thì thế! » Thằng nọ hỏi : « Thế làm sao? » Nó nói : « Anh le lưỡi, tôi liếm, rồi tôi le lưỡi, anh liếm, thì là thế đó! » Vậy thằng kia le lưỡi ra. Anh nọ cắn ngang, đứt lưỡi đi, máu chảy ra đầm đề. Nó chạy ra, mà nói không được, lấy tay chỉ biểu làng vô bắt. Ai nây thấy máu mủ vậy, thì ngờ là nó bị thần phạt sạt máu, liền sợ thất kinh, bỏ chạy ráo. Thần ta mới mang đồ, về nhà thầy, chia cho thầy mà đền ơn. Thầy khen nói : « Mầy học phép ăn trộm được rồi đó; có muốn ra riêng, thì thầy cho ra được. »

X.

Thằng đi làm rể.

Có một thằng ít oi thiệt thà, không biết gì hết. Mà đến tuổi phải lo đôi bạn với người ta, mới tính đi cưới vợ. Đi coi rồi, mượn may dong đi nói. Đàng gái chịu gả, cho bỏ trầu cau. Mà phép hễ có miếng trầu miếng cau rồi, thì phải đi làm rể; mà nó không biết làm rể là làm sao. Lấy làm khó lòng, mới hỏi thăm ông may : « Chớ làm rể phải làm làm sao? » Ông may mới dạy rằng : « Đạo làm rể, hễ thấy ông gia làm giống gì, thì phải dành lấy mà làm; hễ thấy làm đi gì, thì phải làm theo như vậy. » Bữa ấy, tới nhà làm rể. Cơm nước rồi, cha vợ nó xách rựa đi đốn cây, nó cũng vác rựa mà đi theo. Ông lại cây nấy, mới kề rựa vào đốn, thì nó lại nói : « Cha để tôi đốn cho! » Cha nó nghe, thì để cho nó mà qua cây khác. Nó cũng lại, nó nói làm vậy. Ông cũng để cho, ông đi cây khác; nó lại nó cứ dành hoài. Ông gia nó thấy vậy, mới sinh nghi có khi nó điên chăng; nên dựt mình đâm đầu chạy đi. Ngó ngoái lại, thấy nó lăn căn chạy theo, lại càng thêm nghi. Chạy rớt cái khăn mắc trên bụi tre. Nó thấy vậy, nó cũng lột cái khăn của

nó, mà ném lại đó như cha vợ nó vậy. Ông gia nó mới tin chắc nó là điên thiệt, nên cong lưng chạy riết về nhà. Thở hào hển chạy ngay vô nhà, thây mụ ngồi trong bếp đang thội lửa, mới đá mỗng mủ một đá, biểu chạy trôn đi, thằng rể nó điên thiệt. Chàng rể chạy, thây bà mẹ còn đó, cũng bắt chước, giơ chơn, đá mụ một đá như ông vậy. Hai ông bà chạy, chun núp dưới vựa lúa. Nó cũng chun theo. Hai ông bà thât kinh hồn vía, sợ dại nó có làm hung chăng, mới la làng lên. Nó cũng bắt chước, la làng lên nữa.

XI.

Học phép hà tiện.

Anh kia đi tìm thầy dạy học phép hà tiện. Tới nhà thầy, hỏi thầy phải mua chi mà làm lễ cúng tổ. Thầy mới biểu đi mua một cái bánh tráng mà thôi, đừng có mua gì nữa mà tôn tiền. Nó mới đi chợ mua cái bánh tráng, lại có mua một con gà, ôm về. Thầy nó thây gà, thì la : « Cái thằng dại! Ai biểu mua gà làm chi cho uổng của? » Học trò mới thưa với thầy : « Tôi tính làm vậy, nên mới mua gà : « Là khi bẻ bánh tráng mà ăn, thì làm sao cho khỏi rớt vụn vằn xuống cúng uổng; nên mua gà để phòng khi nó có rớt mảnh mún, thì nó lượm nó ăn, lớn lên thì bán, được lời. » Thầy nghe nói lý ây thì nói : « Thôi! Mầy hà tiện quá cha tao đi rồi! Còn đi học gì nữa? »

XII.

Láo dinh Láo quê.

Hai đứa kia có một tài đi nói láo mà ăn mà thôi. Một đứa láo dinh, một đứa láo quê. Hai đứa đi đàng gặp, nói chuyện vàn với nhau. Đâu vừa đến cái sông, mới rủ nhau mà tắm cho mát, kẻo trời nóng nực lắm. Thằng điêm quê muôn nói láo mà gạt thằng kia chơi; thì buộc năm tiền vào lưng, không cho thằng kia thây, mới lặn xuông dưới nước một hồi, rồi trồi lên, tay xách năm tiền, mà nói rằng: «Anh! Nầy! tôi xuông dưới, tôi gặp hai ông tiên ngồi đánh cờ tướng với nhau; tôi ngồi ghé lại, tôi coi. Thì hai ông cho tôi năm tiền, biểu tôi thì đi đi, đừng có coi nữa. Tôi mắng, xách tiền trồi lên.» Thằng kia biết nó nói láo, thì tính bề lật độ nó chơi; nên mới nói: «Để tôi lặn xuông, tôi coi thử, có khi các ông sẽ cho tôi chăng? «Nó mới lặn xuông, quào dưới bùn, lây miêng sành, rạch mặt cho trầy ra, rồi trồi lên, kêu thằng kia: «Anh ơi! tôi xuông, gặp hai ông tiên đó, má họ giận, họ nói:» «Tao đã cho thằng trước năm tiền, biểu về mà chia nhau, sao mầy còn xuông đây làm chi nữa?» « Thì họ lây bàn cờ mà quăng, là mặt tôi đi đây.» Té ra điêm mắc điêm. Thằng kia phải chia cho nó hai tiền rưởi; ăn trọn một mình không được.

XIII.

Anh học trò sửa liễn triều đình đặt.

Có người học trò còn nhỏ tuổi mà đã già chữ nghĩa lắm. Lúc dọn phủ cho đức ông nhứt ở, thì triều đình có hội nhau

lại mà đặt một câu liền cửa ngò đức ông. Đáp chữ vôi tiếp vàng tử tế. Hai câu ấy đặt như vậy :

« Tử năng thừa phụ nghiệp .
Thần khả báo quân ân. »

Anh học trò đi ngang qua cửa thây câu liền, đứng lại coi, không ưng ý. Đi học về giận đứng đi đó, không cât nón. Quân canh nhựt cửa đó liền bắt; hỏi sao vô phép không có cât nón : « Có biết đó là phủ ông nào chăng? » Người học trò nói : « Tôi biết, mà mắc tôi giận, thây câu liền đặt không nhằm, nên quên lây nón xuống. » Quân mới dẫn vào thái tử đông cung. Đức ông hỏi. Người học trò cúng cứ khai thiệt làm vậy. Chứng Đức ông cho mời đình thần vào, mới kể tự sự cho các quan nghe rằng : « Tên học trò chê câu liền các quan đã đặt ngoài cửa. » Vậy mới hỏi học trò : « Vì làm sao mà chê? Bây giờ có dễ sửa lại hay không? » Thì anh học trò nói : « Đặng. » Đức ông biểu : « Bẽ làm sao thì bẽ đi, rồi sửa đi thử coi. » Anh học trò mới bẩm : « Câu liền ây thât lễ, là vì đặt con đứng trước cha, tôi đứng trước vua. » Làm vậy sao cho phải? » Ừ ! Nói nghe được; mà bây giờ sửa lại làm sao?» Bẩm lịnh các ông lớn, sửa lại như vầy, thì hay quyết đi thôi :

« Phụ nghiệp tử năng thừa,
Quân ân thần khả báo »

Các quan ai nây đều khen, vua cho người ây đậu tân sĩ, lại ban cho một ngàn quan tiền thưởng tài. Triều đình lại thưởng hai ngàn nứa.

XIV.

Thây bói : « Bụng làm, Dạ chịu. »

Có một anh bât tài chẳng biết làm gì mà ăn, mới đi học làm thây bói. Bói nhiều quẻ, cúng khá ứng; nên thiên hạ tin,

đua nhau đem tiền đến xin bói. Làm vậy ăn tiền cũng đã khá, lại càng ra dạn dì, càng đánh phách, khua miệng rân. Bữa kia trong đền vua có mất con rùa vàng. Kiếm thôi đã cùng đã khắp, mà không ra. Người ta mới tâu có anh thầy bói kia có danh, xin cho rước va tới mà dạy gieo quẻ bói thử, họa may có được chăng. Vậy vua giáng chỉ dạy sắm võng dá, quân gia, dù lọng, cho đi rước cho được anh ta đem về. Thầy quân gia rần rộ tới nhà, trong bụng đà có lo có sợ, không biết lành dữ dường nào. Chẳng ngờ nghe nói vua đòi đến bói, mà kiếm con rùa vàng của vua mất đi. Trong lòng đã bân bíu, lo đái ra cay, sợ e bói chẳng nhằm mà có khi bay đầu đi. Mà phải vưng, phải đi đánh liều mặc may mặc rủi. Bịt khăn, bận áo, bước lên võng, ra đi. Nằm những thở ra thở vô, không biết liệu phương nào. Mới than rằng: « Bụng làm, dạ chịu! Chớ khá than van! » Chẳng ngờ may đâu hai thằng khiêng võng, một đứa tên là Bụng, một đứa tên là Dạ, là hai đứa đã đồng tình ăn cắp con rùa của vua. Nghe thầy nói làm vậy, thì ngờ là thầy thông thiên đạt địa đã biết mình rồi; sợ thầy tới nói tên mình ra, vua chém đi; cho nên để võng xuống, lại lạy thầy, xin thầy thương xót đến mình, vì đã dại sinh lòng tham, mới ăn cắp con rùa ấy mà giấu trên máng xối: « Xin thầy làm phước, đừng có nói tên ra, mà chúng tôi phải chết tội nghiệp? » Anh thầy nghe nói, mới hở hơi được, đem bụng mắng, thì mới nói: « Thôi! Tao làm phước, tao không có nói đâu mà hòng sợ! » Tới nơi, anh ta bói xong, kiếm được rồi, vua trọng thưởng; lại phong cho chức sắc. Về vinh vang; mà, vốn thiệt, là việc may đâu mà nên mà thôi; chẳng phải là tại va có tài nghề chi đâu.

Ở đời có nhiều người nhờ vận may mà nên mà thôi, chớ chẳng phải tài tình chi.

XV.

Đại-trượng-phu với Quân-tử.

Thuở xưa kia có hai người anh em bạn thiết, một người tên là Đại-trượng-phu, người kia tên là Quân-tử. Anh trước giàu có, anh sau thì nghèo, năng tới lui chơi bời với nhau. Hai vợ chồng anh Đại-trượng-phu thấy anh kia nghèo cực, thì nói : « Thôi! Anh nghèo, không có vốn mà buôn bán; có muốn lấy năm ba trăm chi đó, thì lấy mà dùng làm vốn đi buôn, cho tó ra một hai đồng mà chi độ thê nhi. » Anh Quân-tử nghe đi nghĩ lại : « Mình lấy thì được đó, hai vợ chồng cũng tử tế, có lòng thương; mà mai sau, rủi có lỗ hay là có đều nào, thì biết lấy chi mà trả? Nên không dám lãnh; nghèo, thì chịu vậy. Cám ơn anh chị có lòng với em út! Tôi tính cũng không buôn bán chi mà hòng lấy của anh khó lòng. »

Vợ chồng Đại-trượng-phu, nhà thôi đã đủ đồ, chẳng thiếu vật chi; đồ nữ trang cũng hiếm, chẳng thiếu gì; mới tính với nhau lấy vàng, đem cho thợ kéo ra đậu một con rùa vàng để chơi. Đưa năm lượng. Cách it lâu, Quân-tử lại nhà chơi. Đại-trượng-phu mới hỏi : « Anh đã có thấy rùa vàng hay chưa? » Rùa vàng hiếm chi, thiếu gì?» « Không! Không phải rùa vàng ngoài đồng đâu! Cái nầy là rùa vàng làm bằng vàng thật. » « Cái thì chưa thấy. » Đại-trượng-phu mới biểu vợ đi lấy đem ra coi. Coi rồi, để trong cái dĩa, ngồi uống rượu, nói chuyện hoài, rót thêm rót thêm hoài, hai anh em say nằm ngủ, quên đi. Thằng con trai anh Đại-trượng-phu đi học trường xa chạy về thăm nhà. Thấy con rùa tốt, gói trong khăn, cầm đem đi chơi. Đến khi tỉnh dậy, quên lửng con rùa vàng. Quân-tử từ giã, kiếu về. Một chặp lâu, Đại-trượng-phu sực nhớ lại con rùa, chạy vào hỏi vợ. Vợ nói không có cât. « Khó a! Không biết tính làm sao! Không có lẽ nghi cho anh em, người có bụng dạ tốt. »

Thôi! bứa nào cha nó có đi lên nhà Quân-tử chơi, thì hỏi mánh rằng : « Hôm trước đó, con rùa vàng, anh có cầm về cho chị coi không? » Chẳng lành thì chớ, Quân-tử sợ anh em nghi, thì chịu bốc lấy mình có cầm về. Đại-trượng-phu mới nói : « Thôi! Để đó mà chơi, hề gì? Bước chơn ra về. Hai vợ chồng Quân-tử không biết tính làm sao lo mà trả cho được. Người ta thấy mình nghèo, người ta nghi, cũng phải; không phép chối đi. Vậy mới bán nhà bán cửa, dắc nhau đi tới với ông Phú-trưởng-dả, giàu có muôn hộ. Vào lạy ông, xin ở làm tôi, mà xin năm lượng vàng làm rùa mà trả cho anh em. Ông Phú-trưởng-dả nghe biết việc, thì lấy vàng, kêu anh thợ làm con rùa trước tới làm, rồi giao cho hai vợ chồng đem về trả. Mà không cổ thân, giúp mà thôi. Đàng kia cũng không chịu, cứ ở làm bộ hạ chơn tay.

Cách đôi ba bứa, con trai Đại-trượng-phu, chơi no con rùa, cầm về đi về thăm nhà luôn trót thể. Vào, mới nói : « Cha mẹ, thì thôi! hỗm, may là tôi! Phải người ta lạ, người ta đá lấy mất con rùa vàng đi, còn gì? » Hai vợ chồng chưng hửng, lấy làm lạ. « Mẻ! Rùa nào con mình lấy đi chơi, rùa nào anh kia đem trả, không hiểu được. » Mới định chừng có khi anh Quân-tử sợ mình có ngại lòng ảnh, nên mới làm rùa khác đem mà thế. Đại-trượng-phu lật đật chạy lên trên nhà Quân-tử hỏi thăm; thì người ta nói : « Quân-tử bỏ xứ, đi đâu trên ông Phú-trưởng-dả, cổ thân mà lấy vàng thường con rùa vàng nào đó. Nghe nói vậy, không biết nứa. « Nghe vậy, lại càng thêm lo. Tìm tới nhà Phú-ông, hoi thăm có hai vợ chồng Quân-tử hay không. Người ta nói có, kêu ra. Hai đàng khóc ròng. Đại-trượng-phu vào trả con rùa vàng cho Phu-ông mà lảnh hai vợ chồng Quân-tử về. Phú-ông là người nhơn, không chịu lấy rùa. « Anh có mượn của tôi sao anh trả? Còn hai vợ chồng Quân-tử, tôi có bắt buộc chi mà anh xin lảnh? » Tính không xong. Trả vàng, không lấy; hai vợ chồng Quân-tử mắc nợ, không đi; trả rùa cho Quân-tử, Quân-tử không lấy. Túng mới để điệu nhau ra quan

mà xin quan xử. Té ra ba nhà hết thảy đều thật là người ngay lành trung trực. Chẳng biết kẻ của cải ra giống gì, nguyên lo tu đạo đức, lấy nhơn ngãi mà ở với nhau. Ấy mới thật là người Quân-tử.

XVI.

Bạn học người đậu người không.

Hai anh em bạn học kết nghĩa với nhau đã lâu. Có một anh tốt phước, đi thi đậu, về làm quan vinh vang tử tế; mà bụng không được tốt mây, mắc tham tâm mà quên nhơn ngãi. Bữa kia anh học trò lở vận tới dinh đi thăm. Cậy quân vô bẩm; nó ra, nó nói ngài giác, ngài ngơi, đợi không được. Lại về. Bữa khác cũng tới làm vậy; thì ngài lại mắc việc khác, không ra khách được. Là vì thấy tới mặt không, không có lễ mễ gì; nên lánh đi. Anh kia lẻo đẻo tới hoài đã năm ba phen, mà không có gặp mặt; thì về mua một con heo choai, quay vàng lườm, để vô mâm, bưng tới. Quân vô bẩm, ngài nghe có lễ ngãi, lật đật mang aó ra. Chào, hỏi sơ sài lểu lảo ba tiếng, biểu quân cầm một miếng trầu, chấm một điếu thuốc đem lại đưa cho. Anh ta lảnh lấy, xăm xuối đem lại nhét trong miệng con heo; đứng vòng tay, lạy con heo ba lạy : « Giả ơn mấy, vì bởi nhờ có mấy, nên tao mới vào được cửa quan mà thăm bạn củ tao! » Rồi bỏ ra về một thể, chẳng thèm tới lui nữa.

XVII.

Hang Từ-thức.

Ở ngoài bắc có một cái hòn tự nhiên bốn bề đá dựng; đêm ngày sóng tạt bổ ầm ầm. Người ta đặt tên là hang ông Từ-thức. Do cái chuyện nó người ta bày làm vầy :

Thuở xưa kia, vua tính xây một cái thành chỗ đồng nội kia. Thình lình chỗ ấy có mọc lên một cây vô danh, bông lá lạ thường, đá xinh, mà lại thêm thơm nữa. Ai nấy đều định phải đem dưng cho vua. Vậy mới cho dân canh giữ nhặt nhiệm, kẻo sợ người ta hái bông đi. Thiên hạ đồn dực, đâu đó rủ nhau tới đó coi. Tiên ở hòn nói trước nấy cũng đua nhau đi coi. Mà có nàng Giáng hương tiên xinh tốt lại gần rờ rẫm cái hoa, rủi rụng xuống. Quân lính mới bắt lại đó. Xúm lại, xin nói, gảy lưới cũng không tha. Vừa may có ông Từ-thức, là ông quan lảo, nghe đồn, cũng đi tới coi cho biết. Bước vô, thấy bắt buộc làm vậy, thì hỏi lính : « Tội tình chi mà bắt trói người ta lại? Người ta là con gái, mà bắt làm gì tội nghiệp vậy? Tha người ta đi! » Lính bẩm : « Bẩm ông, cô nấy ở đâu không biết tới coi, lấy tay núm cái hoa, nó rụng xuống nơi tay; tôi bắt cô lại đây. Bây giờ ông dạy tôi tha, tôi có dám tha ở đâu? » Ông Từ-thức mới cởi áo, đưa cho thằng lính cho nó đặng nó tha nàng Giáng hương đi. Sau về nhà. Ông Từ-thức mới nhớ mường tượng hình nhan nàng con gái mình cứu; trong lòng nó bắt khoăn khoái, nhớ thương, ước cho đặng gặp mặt lại, mới phỉ tâm lòng. Ra vô bâng khuâng tư tưởng, ăn chẳng ngon, nằm chẳng ngủ; thao thức cả đêm. Đang chừng nửa đêm, lồm cồm chờ dậy, kêu một đứa hầu thổi lửa thắp đèn; rồi ông cuông gói, xuống chiếc xuồng, cầm dầm bơi đi, đi bơ vơ, chẳng biết đi đâu. May đâu đi tới hòn tư bề đá dựng đứng, lại có cái cửa vô; mà cửa đóng.

Vậy ông viết thơ, dán nơi cánh cửa; bỗng cửa tự nhiên khi không mở ra. Ông vào, thấy cỏi tiên vui vẽ, cứ xăm đi tới hoài; ngó trước, thấy nàng Giáng hương ra rước vô cung ở đó vui vẽ đủ no mọi đàng. Đến bữa nàng Giáng hương phải đi chầu bà chúa tiên, thì đóng cửa lại, dặn ông ở nhà làm gì thì làm, mà đừng có mở cái cửa sau mà khôn; đến nữa, phải trở về, không được ở đó nữa. Dặn dò trước sau phân minh, nàng ấy ra đi. Ông Từ-thức ở nhà nghĩ hoài : « Mê! Nầy! Không biết ý làm sao mà biểu đừng mở cửa sau! Có khi bên kia có giống gì xinh tốt quí báu hơn bên nầy, nên cổ cấm mình vậy chăng? » Lục tặc tới cửa, mở phứt ra. Ngó ra, thấy thế gian; khi ấy mới nhớ nhà. Vậy các tiên ở đó nghe động đất, thì biết; nên về, đuổi ông Từ thức về, không cho ở nữa. Tưởng là mới đâu vài ba bữa. Ai hay! Về kiếm nhà không được! Nhớ chắc chỗ củ; mà vào hỏi, thì chẳng thấy một ai quen biết. Hỏi thăm nhà ông Từ thức, thì họ nói [illegible] không có biết, cũng không có nghe tên ấy bao giờ. Hỏi m[illegible]ng già bà cả; thì người ta nói : « Thuở trước, đời vua kia vua nọ, thì có ông quan lão tên là Từ-thức; mà ông chết đã hơn ba bốn trăm năm nay rồi, còn ở đâu?

XVIII.

Ong huyện xử tội con ruồi.

Một người kia ở xứ rầy, bái quê mùa. Đến bữa nó đơm quải, dọn ra một mâm cúng; thì con ruồi lên đậu ăn. Thì người chủ giận sao nó có xâc; mới đi thưa với ông huyện rằng : Lạy ông, tôi cúng cho cha mẹ tôi, mà con chi không biết nó bay lên, nó ăn trước đi, hỗn hào quá lắm. Ông huyện mới biểu nó : « Hễ nó hỗn hào vô phép, thì gặp nó đâu đánh nó đó! » Nói vừa buông miệng, con ruồi ở đâu bay lại, đậu

trên má ông huyện ấy. Thì thằng ấy nói : « Bẩm ông, ông mới xử nó làm vậy, mà nó còn dề ngươi, nó tới đậu trên mặt ông. » Và nói và giơ tay ra, giăng cánh, đánh một vả trên mặt ông huyện xửng vửng.

XIX.

Con beo nhờ ông già cứu, rồi đòi ăn thịt ông già đi.

Ngày kia con beo buồn bắt khỉ vông, đi dạo sơn thủy chơi. Thình lình nghe tiếng chó sói đi săn. Khỉ, cái nghiệp nó hay giớn giác. Nghe động rừng thât kinh, quăng vòng, trèo lên cây, ngồi hết. Còn con beo cong lưng chạy miết dài. Chó sói cứ rượt mãi. Con beo túng nước, sợ có khi nó bắt được; may đâu gặp một ông già, theo lạy lục, xin ông già cứu. Ông già không biết làm làm sao; mới mở cái đảy, ổng biểu nó chun vô; rồi thắt lại, vác trên vai, mà đi. Chó sói chạy tới, thây đâu mât đi; mới hỏi thăm ông già. Ông già nói không có thây. Chó sói bỏ về. Ông già đi được một đổi xa xa, rồi mở miệng đảy, thả con beo ra. Con beo, phần thì mệt, phần thì đói bụng qúa chừng, nó đòi ăn thịt ông già đi. Ông già nói : « Tao làm ơn, cứu mầy cho khỏi miệng chó sói, mà mầy đòi ăn thịt tao à! » Con beo nói : « Cứu gì, ông? Ông bỏ tôi vô đảy ngột, thiếu một chút nữa, chết còn gì? Bây giờ đói bụng quá, phải ăn, mới xong! » Ông già nài : « Thôi! Thì đi hỏi chứng cớ cho hẳn hòi, rồi sẽ ăn. » Vậy tới chòm cây cao lớn, đắc nhau lại hỏi; thì cây nói : « Người ta là giống bât nhơn. Ăn nó đi! Để làm chi? » Mây tôi hằng giúp nó, làm nên lương đồng nhà cửa, mà nó còn lây búa lây rìu, nó chặt chém chúng tôi hoài. Ơn ngãi gì mà để? Ăn di! » Con beo nói : « Đó còn từ chối gì nữa? » Nó xốc lại, nó đòi ăn. Ông già lại nói : « Cây cối biết gì? Nói

vậy chưa đủ tin! » Dắc nhau đi tới nửa. Gặp một bầy trâu già. Con beo lại hỏi : « Có nên ăn đi hay không? » Thì trâu nói : « Chúng tôi làm đầy tớ nó già đời, cày bừa làm ruộng cho có lúa gạo cho nó ăn cho no; đến khi chúng tôi chết rồi, nó còn phân thây xẻ thịt. Cái xương thì làm vạch, da thì bịt trống, đóng giày đóng dép, cứt thì làm phân; không có biết công ơn chúng tôi chút nào, huống gì là anh? Ăn nó đi, là đáng lắm! » Con beo lại đòi ăn. Ông già nói : « Lục súc vô đồ, cũng chưa có chắc; lời tục ngữ có nói rằng : « Sự bất quá tam. » Xin mầy để đi hỏi một lần nữa, rồi mầy hãy ăn tao cho đáng số tao. » Dắc nhau đi nửa một đồi đàng khá xa; mới gặp một người con trai đi đường, đứng dừng, lại hỏi; thì người biểu nói gốc tích lại ban đầu cho nó nghe; nghe biết rồi, mới nói : « Nào con beo hồi đầu mầy thâu mình lại mà chun vô đầy ông già làm sao, thì làm lại coi thử, rồi hãy ăn thịt ông già. » Con beo chun vô rồi, thì nó thắt miệng đầy lại, vô bẻ cây, đập con beo chết đi, và đánh và dặn : « Mầy vô ơn bạc ngãi với kẻ làm ơn cứu mầy, thì tội mầy đập chết đi, thì đáng lắm! »

Lấy đó mà xét, ở đời biết là mấy người bạc tình, đặng chim bẻ ná, đặng cá quên nơm, chẳng những là bội ơn mà thôi, mà lại dĩ ân báo oán nữa. Mấy người làm vậy bụng dạ vạy vò, chẳng người, thì trời cũng hại nó đi có thuở. Hễ làm lành thì gặp lành, mà làm dữ thì lại gặp dữ, chẳng chấy thì kíp, chạy đàng trời không khỏi. Làm ơn mắc oán là sự thường; nhưng vậy ơn cũng chẳng mất đi đâu; làm sao cũng sẽ có trả, chẳng người nầy, thì người khác, chẳng thế nầy, thì thế khác; nên ai nầy cứ làm lành, thì sẽ gặp lành mà chớ.

XX.

Con chồn với con cọp.

Ngày kia con chồn đi kiếm ăn trong rừng, mắc hở hang, vô ý sẩy chơn, sụt xuống dưới hầm; chẳng biết làm sao mà lên cho được. Hết sức tính nữa. Than vắn thở dài, không bổ tàn thôi; như cá mắc lờ tường đã xong đời đi rồi. May đâu nghe đi thịch thịch trên đất, mới lo mưu định kế, rồi lên tiếng hỏi rằng: «Ai đi đó?» Chẳng ngờ là con cọp. Thì làm bộ mẳng rỡ mới hỏi: « Chớ anh đi đâu, đi có việc chi? » Anh cọp nói: «Tôi đi dạo kiếm chác ăn; mà anh xuống mà làm chi đó vậy?» Thì anh chồn ta lại trở cách mà nói rằng: «Ua! Vậy chớ anh không có nghe đi gì sao? Người ta đồn đến mai nầy trời sập.» — «Cơ khổ thôi nhưng! Tôi không hay một đều! Mà có thật như vậy, hay là người ta đồn huyền vậy anh?» — «Ấy không thật làm sao? bởi thật tôi mới xuống đây mà núp; kẻo đến nữa mà chạy không kịp, trời đè, giập xương chết đi uổng mạng. Mà anh! Chẳng qua là nghĩ tình cũ ngãi xưa, tôi mới nói; chớ như không, thì ai lo phận nầy! Tôi có nói làm chi?» — «Thôi! Vậy thì xin anh cho tôi xuống đó với anh cho có bạn.» — « Ừ, mặc ý xuống, thì xuống!» Anh cọp mới nhảy xuống. Chuyện vản một hồi, rồi anh chồn mới theo chọc anh cọp hoài. Cọp la không đặng; cứ lẻo đẻo theo khuấy luôn. Con cọp nổi giận, mới ngăm: «Chọc tôi, thì tôi ném lên cho trời sập đè dẹp ruột đi giờ!» Anh chồn cũng không nao, càng ngăm, lại càng chọc hòai. Anh cọp hết sức nhịn, mới dồi quách anh chồn lên: «Rắn mắt! Nói không được! Lên trên trời đè cho bỏ ghét!» Anh chồn mẳng quá bội mẳng, thấy mình gạt được anh cọp mắc mớp. Mới chạy đi kêu người ta tới đâm cọp sa hầm.

Thường kẻ xâu lâm nạn, thì lo phương gở mình, dầu phải làm mưu cho kẻ khác mắc vòng lao lý cực khổ. Miễn là cho mình khỏi, thì thôi; lại đôi khi cũng kiếm thế mà làm hại nó nữa.

TRADUCTION FRANÇAISE.

CHRESTOMATHIE
COCHINCHINOISE.

R.F.

STYLE ANECDOTIQUE ET FAMILIER.

I.

La Fille qui veut épouser un roi.

Il était une fois une jeune fille remplie de grâce et de beauté, qui voulait absolument épouser un homme de noble race, un roi ou un général d'armée. C'est pourquoi elle allait chaque jour au marché acheter des baguettes odoriférantes, les portait à la pagode et invoquait Phật bà, la priant de faire en sorte qu'elle obtînt la satisfaction de ses désirs et de ses inclinations. Or le marchand de baguettes était un jeune homme, qui s'étonna de voir cette jeune fille venir ainsi tous les jours lui acheter des parfums. « Qu'il faille quelquefois, » se dit-il, « accomplir les rites des ancêtres, rien de plus naturel! Mais qu'on le fasse tous les jours, demain comme aujourd'hui, cela n'est pas possible! » Il la suivit avec attention et la vit entrer à la pagode où elle allait deman-

der au Bouddha le noble époux qu'elle désirait. Les regards qu'il hasarda à l'intérieur l'ayant mis au fait, il loua le lendemain un homme pour le remplacer dans la vente de sa marchandise, calcula le moment probable où la jeune fille devait aller à la pagode, s'y rendit avant elle et se cacha derrière la statue du Bouddha. La jeune fille entre, allume ses baguettes, brûle ses parfums, s'assoit, se prosterne, et supplie l'idole de lui envoyer un mari qui soit roi, et pas d'autre. Notre individu, du fond de sa cachette, répond lui-même à sa demande : « Jeune fille, » lui dit-il d'une voix forte, « ce que tu désires ne peut se faire ; le mari que tu dois épouser est le marchand de baguettes du marché, car ton destin le veut ainsi. » La demoiselle s'en retourna, et, docile à l'ordre de Phật bà, se mit à la recherche du marchand de baguettes. Ils firent leurs accords et convinrent que tel jour, à telle heure et à tel endroit, le jeune homme viendrait la prendre et l'emmènerait chez lui. En effet, ce dernier prend son sac, y fourre la fille d'un côté, ses baguettes de l'autre, et chargeant le tout sur son épaule, tire droit chez lui. Sur son chemin se trouvait un bois, dans lequel chassait, ce jour-là, l'héritier présomptif de la couronne. Notre homme craignant de rencontrer les mandarins et les soldats de l'escorte, et d'avoir peut-être à répondre à des questions qui l'eussent fort gêné, finit par s'arrêter court. Justement des soldats du cortége, débandés, se dirigeaient de son côté. A cette vue, il dépose son fardeau sur un des côtés du chemin, et se sauve en s'enfonçant dans les broussailles. Les soldats voyant un fardeau

et point de porteur, l'examinent, le tournent, le retournent. Ils ouvrent le sac, y trouvent une fort jolie fille pelotonnée sur elle-même, et la conduisent au prince. Ce dernier la pressant de questions, la demoiselle raconta, d'un bout à l'autre, toute l'affaire à son Altesse. Or le prince avait pris un tigre pendant la chasse. Il le fit apporter, le fit mettre dans le sac qu'on referma, et commanda qu'on laissât là le fardeau disposé comme auparavant. Quant à la jeune fille, le prince l'emmena pour en faire sa femme, Notre garçon caché dans les broussailles, entendant les voix s'éloigner, comprit que tout le monde était parti. Il sort et tâte le sac pour s'assurer si sa future épouse y est bien toujours. Voyant que oui, il le charge sur son épaule et prend le chemin de sa maison. Ses parents et ses frères, tout joyeux, lui demandent ce qu'il y a dans ce sac. « Ce qu'il y a? » répond-il avec impatience, il y a un tigre; après? » Il enlève les baguettes et les autres objets, prend le sac sur ses bras et le porte dans sa chambre, pour en tirer sa femme; mais, ô surprise, de femme point! il trouve dans le sac un tigre qui saute sur lui, lui casse le cou et le tue net.

II.

Le Laboureur, le Buffle et le Tigre.

Un laboureur détacha son buffle, lui mit le joug et s'en alla au travail. Arrivé dans les champs, il se mit à l'œuvre, et passait d'un sillon à l'autre, labourant toujours. Le buffle, harassé, la langue pendante, n'en pouvait plus. On labourait un champ situé au pied d'une montagne ; notre homme, tout en tenant le manche de sa charrue, criait, vociférait, frappait le pauvre animal ; il le maudissait et l'accablait de mauvais traitements. Un tigre, embusqué sur la montagne, voyait ce qui se passait, et en fut tout indigné. Quand vint le moment de cesser le travail, le bouvier détacha le buffle et alla prendre son repas ; le tigre, alors, s'approcha, et interpellant l'animal d'un ton sarcastique, lui demanda comment il pouvait se laisser maltraiter de la sorte : « Tu as pour toi, » lui dit-il, « la taille et la vigueur, et, qui plus est, deux cornes aiguës, tes armes naturelles ; pourquoi donc ne pas te défendre, au lieu de courber la tête sous son joug, de lui obéir en esclave et de supporter ses mauvais traitements ; de le laisser enfin te grimper ainsi, soit sur le dos, soit sur le cou, faisant de toi sa monture ? » — « Le ciel, père de tous les êtres, a voulu, » répondit le buffle, « qu'en toutes circonstances l'intelligence primât la force. Toi-même tu plierais devant lui, à plus forte rai-

son dois-je le faire. » A ces mots, suffoqué de colère, le tigre lui répliqua : « Oh! moi, je suis rusé, et, de plus; je suis fort; que peut-il faire seul contre moi, qui en tuerais dix comme lui? » — « Puisqu'il en est ainsi, dit le buffle, viens donc ici, je vais l'appeler, et il viendra se mesurer avec toi. » Là-dessus l'animal appelle le laboureur. Notre homme arrive tranquillement et dit au tigre : « En ce moment j'ai faim, il m'est impossible de me battre. » — « Eh bien, » répondit celui-ci, « va prendre ton repas, et le combat aura lieu à ton retour. » — « Je te sais un fieffé menteur », dit l'homme. « Si je te laisse là, à mon retour tu auras décampé, et adieu la bataille. » — « Je n'ai pas l'habitude de me sauver. Regarde-moi donc, toi qui me soupçonnes de poltronnerie! Ai-je la mine d'un animal qui fuit? » — « Si tu dis la vérité, laisse-moi t'attacher ici, que je puisse aller dîner à mon aise; je reviendrai ensuite te délier, et je serai sûr ainsi de pouvoir me mesurer avec toi; sinon tu te sauveras Dieu sait où. » Le tigre, comptant sur sa force, lui répondit : « Je ne crains rien! Puisque tu veux m'attacher, eh bien! attache-moi! » Et il se laissa lier par le paysan. La chose faite, ce dernier court casser une branche d'arbre, et revient en frapper le tigre. L'animal, retenu par les cordes, perdait ses avantages; son élan étant paralysé, il succomba sous les coups. Le buffle, alors, le frappant sur la face : « Je te l'avais bien dit, mais tu n'as pas voulu m'écouter. Tu étais plein de confiance dans ta vigueur. Maintenant te voilà mort! Tu n'as que ce que tu mérites, et ne m'inspires aucune compassion. Voilà bien là les gens qui

n'ont qu'une force brutale sans ruse! Ils s'y fient et méprisent les autres. »

Il est des hommes faibles et de basse condition, qui, cependant, grâce à leur esprit subtil et rusé, l'emportent souvent sur d'autres qui ont en partage le pouvoir et la grandeur, mais qui sont dépourvus de finesse.

III.

L'intègre Sous-Préfet.

Certain mandarin fut nommé à une sous-préfecture. C'était un homme d'un grand désintéressement; aussi repoussait-il les présents d'usage, et n'eût-il rien accepté de personne, fût-ce un sapèque. Les cadeaux n'influaient aucunement sur ses déterminations; devant eux la porte de devant de sa maison restait fermée et celle de derrière ne s'ouvrait pas. Madame la sous-préfète, sachant que ce n'était pas le goût de son mari, n'aurait pas non plus osé recevoir quoi que ce fût de personne.

Les notables d'un village auquel l'administration de ce magistrat avait été très-profitable ne savaient comment s'y prendre pour lui témoigner leur reconnaissance. Quoi qu'ils lui apportassent, c'était toujours en vain; or, argent, richesses, rien ne le tentait. Piqués au jeu, ils voulurent s'adresser à la sous-préfète; mais la dame jura ses grands dieux qu'elle n'osait prendre sur elle de

rien accepter. « Le sous-préfet, » dit-elle, « est un magistrat intègre, il ne peut rien recevoir ; quant à moi, si je vous cédais, il m'adresserait des reproches. » Les notables continuèrent à la presser, la priant d'agréer leurs présents, et de les faire porter dans la maison par ses serviteurs. La sous-préfète ne put résister plus longtemps à leurs instances ; et voici ce qu'elle imagina : « Mon mari, » leur dit-elle, « est né dans l'année du rat ; puisque telles sont vos dispositions à son égard, et que vous le voulez absolument, faites fondre un rat en argent et apportez-le. Je prendrai sur moi de plaider votre cause, et peut-être aurai-je quelque chance de réussir. » Les notables, l'entendant parler ainsi, s'en retournèrent, firent fondre un rat de la grande espèce en argent fin massif, et l'apportèrent. La sous-préfète l'accepta et le mit de côté, mais n'osa pas en parler à son mari.

Dans la suite, le mandarin cessa ses fonctions et prit sa retraite. Il retomba alors dans la pauvreté, et bien souvent il était réduit aux expédients. Mais alors la sous-préfète eut recours au rat ; elle en coupait de temps en temps un morceau, et se procurait ainsi de l'argent pour subvenir à l'entretien de la famille.

Un jour, le mandarin dit à la bonne dame : « Nous sommes pauvres aujourd'hui, et notre pénurie est bien plus grande qu'autrefois, au temps où j'étais sous-préfet ; où prends-tu donc de quoi nous entretenir ainsi ? » La sous-préfète lui raconta alors comment les notables du village lui apportaient jadis des présents qu'elle n'acceptait pas. « Autrefois, » dit-elle, « alors

que vous étiez sous-préfet, les notables d'un village, qui vous avaient des obligations, m'apportèrent un cadeau. Comme je ne voulais point le recevoir, ils proférèrent des plaintes. Leurs supplications devenant trop pressantes, j'imaginai de leur permettre d'aller faire fondre un rat d'argent et de revenir me l'offrir, prenant occasion de ce que vous étiez né dans l'année qui porte le nom de cet animal. Aujourd'hui nous vivons sur ce rat dont je coupe et vends de temps en temps quelques morceaux. » Le sous-préfet, aux regrets, lui répliqua : « Il « fallait donc leur dire que j'étais né dans l'année du bœuf; il m'auraient fondu un buffle! Hein? Si tu avais parlé ainsi, comme nous nous en trouverions bien à présent? »

—

IV.

Le Renard et le Tigre.

Le tigre est un animal de grande taille entre tous les quadrupèdes; redoutable et puissant, partout où il va, il inspire la terreur. Le renard seul refuse de se soumettre à son empire. Il est orgueilleux et méprise le tigre; toutes les fois qu'il le rencontre, il lui fait une grimace de dédain, puis il fuit comme un trait. Le tigre, irrité de se voir mépriser ainsi, et trouvant un jour le renard endormi, s'élança sur lui et le saisit pour le dévorer; mais il voulut d'abord, pour le punir encore davantage,

lui adresser quelques dures paroles, et le fit en ces termes : « Confiant dans la rapidité de ta course, tu m'as bravé bien des fois; mais aujourd'hui ton heure est venue. Tes os vont être broyés sous ma dent, n'attends aucun pardon de moi. » — « Garde-toi bien de me maltraiter, » lui répondit le renard; « car j'ordonnerais aux bêtes sauvages de te nuire, et, alors, malheur à toi ! » — « Qui es-tu donc », lui dit le tigre, « pour posséder une telle puissance? Je serais curieux de le savoir; allons, explique-toi, j'écoute. » — « J'ai le droit de commander; car Ngọc Hoàng m'a fait roi, et m'a donné pouvoir sur tous les animaux quels qu'ils soient. Toi comme les autres, tu dois me respecter et me craindre. » — « Je n'en crois pas un mot », répondit le tigre. « Comment irait-on revêtir d'une dignité aussi élevée et d'un pouvoir aussi grand un vil animal tel que toi? Tu n'es qu'un menteur, et voilà tout. » Le renard soutint son dire de plus belle. « Si tu ne me crois pas, » dit-il au tigre, « laisse-moi monter sur ton dos; tu me porteras par tous les sentiers de la forêt; et, si je t'ai menti, tu seras toujours à temps pour satisfaire ton ressentiment. « Le tigre y consentit. « Puisque tu continues à soutenir ce que tu as dit, eh bien, monte; mais si ce n'est pas vrai, je te briserai les os avec mes dents, et tu n'auras que ce que tu mérites. » Là dessus, le renard enfourche le tigre et les voilà trottant de ci de là. Tous les animaux fuyaient épouvantés; et notre benêt de tigre, s'imaginant qu'ils agissaient ainsi par peur du renard, ne se doutait pas le moins du monde que c'était lui que l'on craignait. C'est pourquoi

il s'en retourna, demanda pardon au renard et lui fit humblement sa soumission ; puis il prit congé. Le renard lui adressa alors cet avertissement : « Désormais garde-toi de me mépriser encore. Pour cette fois, je te pardonne; mais si tu recommences, tu n'en seras pas quitte à si bon marché. »

Cette fable est une satire à l'adresse des petites gens sans importance ni valeur qui se prévalent de la puissance des grands personnages pour opprimer le peuple. Elle fait, en outre, allusion à certains hommes de haute condition, qui, tout braves et puissants qu'ils puissent être, manquent de finesse et se laissent tromper par leurs inférieurs.

—

V.

Le Précepteur qui, sous prétexte de démonstration, mange le gâteau de son Élève.

Dans une famille opulente était né un garçon. Riche et, de plus, fils unique, il était naturellement fort gâté. Quant il eut atteint l'âge de cinq ou six ans, ses parents voulurent lui faire commencer ses études; mais ils craignaient, en l'envoyant à l'école, de l'exposer aux persécutions de nombreux camarades, mauvais sujets sans frein ni discipline. C'est pourquoi, sans reculer devant la dépense, ils prirent le parti de faire venir un maître, et d'instruire l'enfant dans la maison.

Or le maître aimait à se nourrir aux dépens d'autrui. Un jour, la mère de notre écolier lui rapporta du marché un tâm đường, sorte de grand gâteau rond en sucre. Elle le lui donna à son retour alors que, tout joyeux, il sortait de la maison et accourait au-devant d'elle. Enchanté du cadeau, l'enfant saisit le tâm đường avec empressement; puis, ne pouvant se décider à le manger tout de suite, il le mit de côté dans le but d'en jouir plus longtemps. Le maître, qui l'avait aperçu, en eut envie, et appelant son élève, il lui dit: « Apporte-le moi, mon ami, je vais te donner une leçon. » L'enfant, confiant et naïf, accourut avec son gâteau. Le précepteur s'en saisit avec avidité, le place sur le banc, et feignant d'expliquer les auteurs : « Ceci,» dit-il à son élève, « c'est Thái cực (1); le voici, là, tout entier devant toi. » Puis divisant le gâteau en deux moitiés : « Voilà comment Thái cực engendre le soleil et la lune. » Ensuite il en fit quatre morceaux, et dit encore : « Voilà comment le soleil et la lune engendrent les quatre saisons. » Enfin, prenant le tout : « Et c'est ainsi, ajouta-t-il, que, perpétuellement, les quatre saisons disparaissent. » Là-dessus il avale les quatre saisons en quatre bouchées. Notre écolier de sangloter, de trépigner et de se rouler à terre. La mère, qui l'entendit, l'appela et lui demanda ce qu'il avait : « C'est le maître,

(1) Premier principe des choses, immatériel et intelligent, qui, dans la doctrine de Confucius, représente l'âme du monde (Mgr Taberd, *Dictionarium anamitico-latinum*) et met en relation les deux autres principes âm et dương, d'où proviennent tous les êtres créés (*Dictionnaire annamite-français de* M. l'abbé Legrand de la Liraye).

répondit-il ; » il m'a dit : « Je vais te donner une leçon, » — « et il m'a mangé mon gâteau. »

VI.

Le Lapin qui sauve les Poissons et s'échappe lui-même de la nasse qui l'emprisonnait.

Le lapin, se trouvant au milieu d'un champ aride et brûlé, et n'y trouvant pas de quoi satisfaire sa faim, résolut de passer la rivière, et d'émigrer vers une autre demeure. Pour ce faire, il dit à la tortue : « Rends-moi le service de me transporter de l'autre côté, et je te donnerai ma sœur en mariage. » La tortue y consentit, et quand ils furent au milieu du fleuve, elle lui demanda s'il se trouvait bien sur son dos. « Comment donc, lui répondit le lapin! Un dos brillant comme celui-ci, et frais, par-dessus le marché! » Mais lorsque la tortue l'eut amené à la rive opposée, et qu'il eut pris terre : « C'est bien malgré moi, lui dit-il, que je suis monté sur ton dos ; il est infect et dégoûtant ; et j'irais te donner ma sœur! » Là-dessus il laissa là la tortue, et s'en fut.

Une fois sur la terre ferme, il aperçut un beau jardin à l'aspect riant ; il prit l'habitude d'y pénétrer et y trouvait sa nourriture aux dépens du propriétaire, dont il rongeait les patates. Ce dernier, irrité, tendit un collet. Notre lapin, fidèle à ses nouvelles habitudes, arrive le

jour suivant chercher son repas, et se trouve pris au piége. On le saisit, on l'emporte, et, le recouvrant d'une nasse, on le met auprès des vases destinés à conserver le poisson. Or il se trouva que, ce jour-là, quelqu'un ayant affaire en ce lieu, dit, de façon à être entendu du prisonnier : « Les poissons et le lapin suffiront. » L'animal, s'adressant alors à deux poissons qui se trouvaient dans les réserves : « Vous le savez, mes amis, » leur dit-il, « on a décidé de nous tuer pour nous manger ; n'avez-vous pas envie de sortir de là ? » — « Si nous en avons envie ! » répondirent les poissons ; « certes oui ! mais nous ne le pouvons, hélas ! » — « S'il en est ainsi, écoutez-moi, et bientôt ce sera chose faite. Prenez-vous chacun la queue entre les dents, donnez une vigoureuse secousse, et vous briserez votre vase ; après quoi vous n'avez plus qu'à sauter à l'eau, et bien fin qui vous rattrapera ! »

Les deux poissons obéirent, et, réunissant toutes leurs forces, parvinrent à rompre leur prison. Notre rusé compère se mit alors à crier : « Holà ! maître ! voilà les poissons qui se sauvent ! » Les gens de la maison accoururent en toute hâte, et saisirent la nasse pour rattraper les fuyards. Le lapin s'enfuit comme un trait, ayant ainsi sauvé les poissons, et lui-même par-dessus le marché.

VII.

Le Lapin qui sauve un Éléphant, et remplit un Tigre de terreur.

Un autre jour, le lapin, étant à la promenade, rencontra un éléphant plongé dans le plus morne désespoir, et lui demanda pour quel motif il avait cet air profondément désolé. L'éléphant lui répondit : « Dernièrement j'ai rencontré le tigre, et il m'a commandé de venir me livrer à lui à une époque et à un lieu qu'il m'a fixés, et auxquels il doit me dévorer. Voici le terme presque expiré ! Hélas ! je ne sais que faire ! « Le lapin, touché de son malheur, lui dit : « Bon ! laisse-moi agir ; je te trouverai bien un moyen d'échapper à sa dent ; quand le moment sera venu, viens me chercher, j'irai avec toi, t'assisterai et te sauverai. »

Quand le jour fixé par le tigre fut arrivé, l'éléphant alla chercher le lapin, le fit monter sur son dos et le porta à l'endroit désigné. Le lapin lui donna les instructions suivantes : « Couche-toi là et ne bouge pas ; n'ouvre pas la bouche et laisse-moi faire. » A peine lui eut-il donné cet avis que le tigre survint. Le lapin, le voyant arriver, se mit à sauter devant la tête de l'éléphant, feignit d'y mordre et dit : « Cela ne vaut rien qui vaille ! » Puis il sauta en arrière, puis à droite, puis à gauche, et disait toujours la même chose ; après quoi il jeta les yeux autour de lui, et voyant que le tigre était là, s'écria :

« Ah! ah! Voici un tigre! Bon! La chair du tigre est plus délicate que celle de l'éléphant! » A ces mots le tigre fut saisi de terreur, ne comprenant pas quelle pouvait être cette bête à la fois si petite et si féroce, qui, non contente de jeter à terre les éléphants et de les dévorer, en voulait encore à la chair des tigres. C'est pourquoi, bondissant en arrière, il s'enfuit à corps perdu. Une troupe de singes l'aperçut dans sa fuite et l'interpella : « Qu'est-ce qui te fait donc courir avec cette impétuosité? » — « Oh! ne me le demandez pas! » répondit le tigre. « Un être aussi petit, qui jette à terre les éléphants et les dévore! Figurez-vous qu'en m'apercevant, il s'est écrié! « Ah! ah! la chair du tigre est plus délicate que celle de l'éléphant! Moi, j'ai eu peur et je me suis sauvé! » — « Mène-nous donc un peu voir cela! » — « Moi, » dit le tigre, « je suis fort et agile, et en cas de danger je puis courir; mais vous autres, s'il arrive quelque chose, comment vous en tirerez-vous? » — « Ne t'en inquiète pas, répliquèrent les singes, laisse-nous faire! Nous allons arracher des lianes, fabriquer une corde, et nous attacher ensemble à la file les uns des autres; après quoi nous nous attacherons aussi après toi. De cette manière, s'il y a une alerte, tu nous entraîneras rapidement dans ta fuite. Ne crains rien, cela ira tout seul. » Le tigre consentit à cet arrangement, laissa toute la kyrielle des singes s'attacher à sa suite, et tous partirent de compagnie. Arrivés sur les lieux, ils regardent ce qui s'y passe, et voient le lapin qui mord toujours après l'éléphant, et fait grand tapage en sautillant sur le corps de sa victime simulée. Le tigre, de

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

nouveau saisi d'effroi, rebrousse chemin et prend sa course, entraînant après lui la troupe des singes. Ces derniers, qui sur son derrière, qui sur ses mains, donnaient de la tête dans les épines et sur les troncs d'arbres. Ils y laissèrent tous leur vie, et en mourant montraient leurs dents grimaçantes. Arrivé à l'endroit où les singes faisaient leur demeure, le tigre s'arrête enfin pour les laisser aller. Il regarde derrière lui, et voyant toute la troupe qui gît pêle-mêle et la lèvre retroussée, il leur crie, furieux : « Comment! je n'en puis plus, je suis hors d'haleine, tant j'ai couru! Et cela vous amuse, vous autres! Il y a bien là de quoi rire! » Vigoureux, mais sot, et berné par quiconque a de la finesse et de la ruse, tel est le tigre.

VIII.

Le Sorcier qui conjure les Renards.

Un propriétaire élevait des poules et des canards pour le marché; mais les renards saccageaient à l'envi le poulailler et dévoraient les volailles. On tendait des collets, on les prenait constamment sans pouvoir s'en débarrasser. Un individu, ayant eu connaissance de cela, voulut se donner le plaisir de se régaler aux dépens du propriétaire. En conséquence il se présente à lui et lui dit : « J'ai entendu dire que vous souffrez beaucoup ici des ravages des renards. Si vous voulez, je vous les con-

jurerai. » Le propriétaire s'empressa d'accepter la proposition. Le sorcier improvisé lui recommande de se procurer de la farine la plus fine possible, d'y mêler des haricots et d'humecter le tout, de manière à en avoir une quantité suffisante pour en remplir un grand panier. « Demain, dit-il, je ferai la conjuration, et en un jour tout sera fini. » Le lendemain notre homme arrive avec son panier, prend la pâte et les haricots, façonne des renards de toutes les tailles et en couvre le banc. Il fait ensuite un renard plus grand que les autres, le place au beau milieu, se lève, et commande à la maîtresse de la maison de venir se prosterner. Lui, se tenant debout, croise les bras et s'écrie : « Renards grands et petits, effrénés mangeurs de volailles, pas de pardon pour vous ! vous irez tous dans le panier ! » Là dessus, prenant les renards de pâte, il met les uns dans la corbeille, et, divisant les autres en morceaux, il les fourre au plus vite dans son sac. La bonne femme le regardait faire, bien à contre-cœur. Enfin, voyant que le sorcier en avait déjà enlevé un bon nombre, elle n'y tient plus, se lève tout à coup, et se précipitant vers le banc : « Renards par ci, renards par là ! Moi aussi, j'aurai mon renard ! » s'écrie-t-elle. Après quoi elle prend à deux bras le plus grand, s'enfuit dans la maison, et court encore.

IX.

Épreuves imposées par un Professeur de vol à ses Élèves.

Un individu s'était fait professeur de vol. Il avait cinq ou six élèves. Voulant mettre à l'épreuve l'audace et la ruse du dernier arrivé, il l'emmena avec lui dans une de ses expéditions, et le posta près d'une maison c . des jeunes filles tissaient la soie. Sa pièce terminée, l'ouvrière, avant de s'endormir, l'avait enroulée et placée à la tête de son lit. Le maître ouvrit la porte, commanda à son élève d'aller prendre l'étoffe, et resta près de la porte à faire le guet. L'élève entre. Il allume sa lampe et avance la tête; puis, son inspection faite, il retire la lumière, introduit sa main, et saisit la pièce de soie. Malheureusement l'habitude lui manquait. La peur le prend ; il se met à trembler et s'appuie sur le lit. Le mouvement réveille la fille, qui prend aux cheveux notre voleur. Lui, dans son épouvante, s'écrie : « Maître ! maître ! Elle me tient par les cheveux ! » Le rusé compère lui répond : « Bah ! par les cheveux ? Ce n'est rien alors ! Ah ! si c'était par le nez, ce serait différent, il y aurait de quoi s'effrayer. » La fille l'entend, prend la chose au sérieux, lâche les cheveux et saisit le nez du voleur, qui donne une secousse en arrière, se débarrasse et s'enfuit. Les crécelles donnent le signal d'alarme, les habitants du village s'élancent à sa poursuite. Notre individu, affolé de terreur, avise des

buissons épineux, s'y précipite et s'y blottit. Tout déchiré qu'il était par les épines, l'émotion lui enlevait le sentiment de la souffrance; mais petit à petit la douleur se réveilla; elle augmenta de minute en minute, et finit par devenir cuisante et insupportable. Quant au maître, il tira droit chez lui et se mit au lit. Le lendemain matin, il chargea sa femme de retrouver l'élève et de le ramener, lui indiquant de quel côté elle devait diriger ses recherches. La femme part. Notre voleur, qui la voit passer du fond de son buisson, l'appelle, et lui dit: « Va dire au maître qu'il vienne me tirer de là. Hier, dans ma frayeur, je me suis fourré là-dedans. Le village était sur mes talons, je suis entré tout d'un trait sans ressentir aucune douleur; mais à présent, je n'en puis plus sortir. Je suis tout déchiré! » La femme va conter l'aventure à son mari. Celui-ci prend son bâton, et arrive. L'élève le supplie de lui porter secours; mais au contraire, notre professeur de vol se met à crier de toute la force de ses poumons: « Holà, gens du village! voici le voleur! Il est ici! » Ce dernier, déjà suffisamment effrayé, perd la tête, oublie ses souffrances, s'élance à corps perdu, se débarrasse enfin, et retourne à la maison. Il en fut quitte pour deux ou trois mois de traitement.

Parmi les élèves du même professeur, il s'en trouvait un autre qui était rempli d'audace. Le maître, voulant mettre sa prudence à l'épreuve, et savoir s'il était capable de se tirer d'affaire dans une situation embarrassante, le mena près d'une maison qui appartenait à des gens fort riches. Il fit un trou dans la muraille, souleva le couvercle

d'un grand bahut à roulettes, et lui ordonna d'y entrer et d'en déménager le contenu. Une fois l'élève dedans, le maître referme le bahut en un tour de main, le laisse là, et va se coucher. Notre coquin, enfermé là-dedans, ne savait que faire pour en sortir. Enfin il imagine une ruse. Il saisit pêle-mêle tout ce qu'il y a de bon en fait de vêtements, et les passe les uns sur les autres, de manière à ressembler à une espèce de paquet informe; après quoi il fourre sa tête dans la marmite, masquant ainsi complétement son visage; puis du fond de son bahut, il s'écrie: « O toi, maître de céans! je suis le génie qui, jusqu'à ce jour, t'a protégé et enrichi; ouvre le coffre, maintenant! Car je veux prendre quelques jours de liberté. Quand tu auras ouvert, que les femmes, ce sexe impur, s'écartent bien loin! Pour les hommes, ils allumeront des baguettes odoriférantes, et se tiendront à une distance convenable. Qu'ils n'aient pas l'irrévérence de m'approcher! » Les gens de la maison, pensant avoir affaire à un vrai génie, lui immolèrent des bœufs et des porcs en reconnaissance de ses bienfaits, et invitèrent le chef du canton et le maire à venir contempler ce prodige. Les préparatifs achevés, on ouvre le coffre. On maintient le couvercle, on se range des deux côtés, un peu à l'écart, et l'on attend la sortie de l'esprit. Que voit-on paraître? Un être informe, couvert de vêtements mis au hasard, et coiffé de la marmite. Une fois hors du bahut, il continue à s'éloigner, ordonnant à ceux qui voudront lui présenter leurs offrandes de le suivre à distance respectueuse jusqu'à la pagode, où il siégera et rece-

vra les adorations du public. Le bruit de l'apparition se répand, et tout le monde arrivant à l'envi, se presse pour contempler cette merveille.

Arrivé à la porte d'une pagode, notre esprit entre, grimpe sur l'autel et ôte sa marmite. Les gens arrivent et se tiennent au loin dans le parvis, car ils n'osent entrer.

Or il arriva ce jour-là que le poltron qui s'était fourré dans les épines pour se dérober à la poursuite des habitants du village vint voir le miracle comme les autres. Reconnaissant son compagnon, il demanda aux autorités la permission d'entrer pour examiner l'esprit de plus près. Mais ce dernier avait dit : « Quiconque m'approchera sera puni, il mourra de mort sanglante. » C'est pourquoi le chef du canton et les notables lui répondent : « A ton aise! si tu veux mourir, tu n'as qu'à entrer. » Notre poltron se risque. Il entre, se glisse par-derrière, hasarde un regard et se trouve bientôt fixé. « Ami, lui dit l'autre, ne me démasque pas! A mon retour nous partagerons. » Mais notre homme ne se laisse pas persuader. « Une fois à la maison, » lui répond-il, « tu nieras tout et ne partageras rien. » — « Eh bien! nous allons jurer. » — « Et comment, jurer? » — « Tire ta langue, je vais la lécher ; puis je tirerai la mienne, et tu la lécheras à ton tour. Voilà le serment que nous allons faire. » Notre imbécile tire la langue. L'autre, d'un coup de dent, la lui coupe net. Le malheureux, dont le sang coule à flots, s'enfuit, et, ne pouvant parler, fait avec sa main signe aux gens du village d'arrêter le voleur. Mais tout le monde, le voyant couvert de sang, pense que c'est là le sanglant

châtiment dont le génie les a menacés. Frappés d'épouvante, ils s'enfuient jusqu'au dernier. Alors notre génie, chargé de son butin, retourne chez le maître, avec lequel il partage pour le payer de sa peine. Le professeur loua sa conduite et lui dit : « Tu en sais assez maintenant, et tes études sont terminées. Je t'autorise désormais à travailler pour ton compte. »

—

X.

Le Gendre observateur des Rites.

Un benêt qui ne savait pas le premier mot des usages, arrivé à l'âge où l'on songe à s'établir, résolut de prendre femme. Après avoir fait son choix, il chargea un entremetteur de présenter sa demande. Or, quand il s'agit de marier une fille, l'on apporte l'arec et le bétel ; et après que les deux parties en ont mâché chacune un morceau, l'usage veut que le jeune homme soit tenu d'accomplir les rites qui concernent les gendres. Or notre imbécile ignorait en quoi ils consistent. Comme cela le tourmentait beaucoup, il va s'en informer auprès de l'entremetteur : « Que faut-il donc faire, lui dit-il, pour accomplir ces « rites ? » — « Voici ce que c'est, » lui répond ce dernier. « Toutes les fois que le gendre voit faire quelque chose à son beau-père, il doit s'en charger lui-même. En toutes circonstances, il doit régler ses actions sur celles du père

de sa femme. » Le fiancé se rend à la maison de ce dernier, pour accomplir les rites en question. Après le repas, le beau-père prend un couteau et s'en va faire du bois. Son gendre s'arme du même instrument, et sort avec lui. Voyant son beau-père approcher d'un arbre, et se préparer à y mettre le couteau : « Laissez-moi le couper moi-même, » lui dit-il. A ces mots, le beau-père le lui abandonne, et passe à un autre. Le gendre fait de même, et répète sa phrase. Le beau-père le lui abandonne encore, et passe à un troisième, toujours suivi de son gendre qui continue à se charger de l'ouvrage. Cette manière d'agir lui donne à réfléchir ; qui sait si son gendre ne serait pas fou? Cette idée le fait tressaillir, et il se sauve à toutes jambes. Dans sa fuite, il tourne la tête et regarde derrière lui. A la vue de son gendre qui court gauchement à sa suite, ses inquiétudes augmentent encore. Dans la rapidité de sa course, il perd son turban qui se détache et s'accroche à un buisson ; ce que voyant, le gendre enlève le sien et l'envoie rejoindre celui du beau-père. Ce dernier, tout à fait persuadé que le mari de sa fille est véritablement fou, se précipite vers sa maison, arrive, et, tout hors d'haleine, y entre comme un trait. Il trouve sa femme accroupie et en train de souffler le feu, lui donne un coup de pied dans un endroit que la bienséance ne permet pas de nommer, et lui dit de décamper au plus vite, vu que leur gendre est véritablement fou. Le gendre, qui arrive sur ses talons, trouvant encore sa belle-mère là, allonge le pied, et lui applique la même caresse que son beau-père. Les deux époux

vont alors se cacher sous la réserve du riz. Il y entre derrière eux. Enfin l'homme et la femme, affolés de terreur, perdent tout-à-fait la tête, croient avoir affaire à un fou furieux, et appellent les habitants du village à leur secours; ce que voyant, il fait de même et appelle avec eux.

XI.

Le Professeur d'avarice et son Écolier.

Un individu s'étant mis en quête d'un professeur d'avarice, se présenta chez lui, et lui demanda ce qu'il devait acheter pour offrir le sacrifice aux ancêtres. Le maître lui dit de se borner à un de ces gâteaux qu'on appelle Bánh tráng, et de bien se garder d'aller dépenser son argent à d'autres emplettes. L'élève va au marché, achète le Bánh tráng, y ajoute un poulet, et rapporte le tout dans ses bras. Quand le maître voit la bête, il jette les hauts cris : « Imbécile! qui t'a dit d'aller acheter un poulet, pour gaspiller ton argent? » — « Voici, dit l'autre, pourquoi je l'ai fait : Quand je romprai le gâteau pour le manger, quoi que je fasse, il tombera toujours à terre quelques miettes qui seraient perdues; voilà pourquoi j'ai acheté un poulet. Quand les miettes tomberont, il les ramassera et les mangera. Il grandira, et je le revendrai avec bénéfice. » Quand le maître entendit ce raisonnement : « Que viens-tu apprendre ici? » lui dit-il. « En fait d'avarice, tu rendrais des points à mon père! »

XII.

Le Menteur des villes et le Menteur des champs.

Deux individus n'avaient d'autre profession que le mensonge. L'un mentait chez les grands, l'autre mentait dans les chaumières. Ils se rencontrèrent dans un voyage, et lièrent conversation. Arrivés au bord d'une rivière, comme il faisait très-chaud, ils s'y baignèrent d'un commun accord. Or il vint à l'idée de l'un de nos drôles, le menteur des champs, de servir à son compagnon un plat de son métier. Dans ce but, à l'insu de ce dernier, il s'attache par-derrière cinq Tién sous son caleçon, plonge quelques instants, puis reparaissant l'argent à la main : « Regarde! » lui dit-il. « J'ai rencontré au fond de l'eau deux Immortels en train de jouer aux échecs. Je me suis approché, et, m'asseyant, je me suis mis à regarder la partie. Alors ils m'ont donné une demi-ligature, et m'ont dit de m'en aller sans m'occuper d'eux davantage. Moi, enchanté, j'ai pris les cinq Tién et suis remonté sur l'eau. » L'autre coquin, voyant bien qu'il mentait, et voulant lui rendre la monnaie de sa pièce, lui dit : « Attends! Je vais plonger à mon tour pour voir s'ils ne me feront pas quelque cadeau, à moi aussi. » Il disparaît, fouille dans la vase avec ses doigts, y prend un tesson, et se fait au visage quelques bonnes égratignures ; puis, reparaissant à la surface, il appelle son compagnon : « Vois donc! » lui dit-il. « Moi aussi, j'ai trouvé les deux Im-

mortels au fond de l'eau ; mais ils se sont mis en colère, et m'ont dit : « Nous avons donné cinq Tiền à l'individu qui est venu tout-à-l'heure, et lui avons ordonné de s'en retourner et de partager avec toi. Comment se fait-il que tu viennes ici à ton tour ? » Là-dessus ils ont pris l'échiquier et me l'ont jeté à la figure, ce qui m'a mis dans l'état où tu me vois. » Le premier menteur avait trouvé son maître. Il se vit forcé de partager, et de compter à l'autre deux Tiền et demi, au lieu de garder le tout pour lui-même.

—

XIII.

Sentences parallèles composées par des Courtisans et corrigées par un Écolier.

L'écolier dont il s'agit était léger d'années, mais lourd de science. Or, comme on bâtissait le palais du prince héritier de la couronne, les mandarins de la cour se réunirent pour composer deux sentences parallèles destinées à en orner la porte principale. Formées de superbes caractères en plâtre doré, ces sentences étaient conçues en ces termes :

« Le fils avec talent du père suit la trace,
« et le peuple à son prince a lieu de rendre grâce (1). »

(1) Ces vers, qui sont en chinois dans le texte, signifient littéralement :
« Le fils est apte à succéder aux fonctions paternelles ;
« il convient que les sujets paient de retour les bienfaits du prince. »

Notre écolier les aperçut en passant, s'arrêta pour les regarder et ne les trouva pas de son goût. Au retour de l'école, il s'arrêta de nouveau, et, dans son irritation, négligea d'ôter son chapeau. La sentinelle qui montait la garde à la porte l'arrêta sur-le-champ, et lui demanda comment il avait l'insolence de ne pas lever son chapeau, et s'il ignorait devant quel palais il se trouvait. « Je le sais, » répondit l'écolier, « mais, dans la colère où m'a mis la vue de ces sentences incorrectes, j'ai oublié de me découvrir. » Le garde le conduisit en présence du prince héritier, dont les questions provoquèrent la même réponse. Le prince fit venir les officiers de la cour. Il leur conta toute l'affaire, et comment cet écolier critiquait les sentences composées par les mandarins et suspendues à la porte d'entrée. On demande à l'étudiant quel est le motif de sa critique, et s'il y a moyen de corriger les vers. Il répond que c'est possible. « Eh bien, dit Son Altesse, tu peux à ta guise détruire ces caractères, nous verrons comment tu les rétabliras. « Prince, » réplique l'écolier, « ces sentences parallèles sont contraires aux rites, car on a mis le fils avant le père, et les sujets avant leur souverain ; n'ai-je pas raison ? » — « En effet ! Mais, maintenant, comment réparer la faute ? » — « S'il plaît à Vos Excellences, voici une rédaction à laquelle il n'y aurait rien à reprendre :

« Du père avec talent l'enfant suivant la trace,
« à son prince le peuple a lieu de rendre grâce. »

Les mandarins louèrent ces vers à l'envi. Le roi admit l'étudiant au concours pour le doctorat, et lui donna en

outre une gratification de mille ligatures, à laquelle les mandarins en ajoutèrent deux mille autres.

XIV.

« Le Vin est tiré, il faut le boire. »

Un personnage parfaitement inepte, et ne sachant comment gagner sa vie, prit le parti de se faire devin. Comme le hasard l'avait maintes fois assez bien servi, le public crut à ses oracles. C'était à qui viendrait le consulter et lui apporterait des ligatures. Il amassa ainsi une somme ronde, et le succès le rendit de jour en jour plus audacieux et plus vantard. Un jour, dans le palais du roi, une tortue d'or disparut. Toutes les recherches ayant été infructueuses, quelqu'un informa le prince qu'il connaissait un devin de renom, et lui demanda la permission de le faire venir pour mettre son talent divinatoire à l'épreuve, et voir s'il ne retrouverait pas la tortue. Le roi donna l'ordre de préparer litière, escorte et parasols d'honneur, d'aller quérir notre sorcier, et de l'amener à tout prix. Celui-ci, voyant une grande troupe de soldats se diriger vers sa maison, se sentit vivement troublé ; il ne savait s'il devait craindre ou se réjouir. Tout-à-coup il apprend que le roi le mande au palais pour y exercer son art, que la tortue d'or de Sa Majesté est perdue, et qu'il s'agit de la retrouver. Sa perplexité devient ex-

trême: suspendu entre l'espérance et la crainte, il redoute un insuccès, car il sent qu'en pareil cas sa tête pourrait bien s'envoler de dessus ses épaules. Mais force est d'obéir, de s'acheminer vers le palais, et de s'en remettre au hasard. Il se coiffe de son turban, s'habille, monte dans la litière, et le voilà parti.

Tout le long du chemin, le sorcier ne cessait de se lamenter, et ne savait à quel saint se vouer. En fin de compte il s'écria : « A quoi cela me servira-t-il de gémir? Le vin est tiré, il faut le boire (en annamite Bụng làm dạ chịu)! » (1) Qui l'eût pensé? Justement les deux porteurs de la litière s'appelaient Bụng et Dạ, et c'étaient eux-mêmes qui, de complicité, avaient volé la tortue d'or du roi. Quand ils entendirent l'exclamation du devin, ils se crurent démasqués par un grand savant auquel rien n'était inconnu. Craignant que, s'il les dénonçait, le roi ne les fît décapiter, ils posèrent le palanquin à terre, et, se prosternant, supplièrent le sorcier d'avoir pitié d'eux. Ils confessèrent que, poussés par une folle cupidité, ils avaient dérobé la tortue du roi et l'avaient cachée dans la gouttière. « Maître! » s'écrièrent-ils, « montrez-vous miséricordieux! ne nous dénoncez pas, ou nous sommes perdus! » A ces mots notre homme respire enfin, et, rempli de joie, leur répond : « C'est bien, je vous fais grâce. Je n'en dirai rien, rassurez-vous! » Arrivé au palais, il fit ses opérations magiques, retrouva

(1) Littéralement : « *Le* ventre (bụng) a fait *la chose, le* ventre (dạ) *doit en* supporter *les conséquences.* » Les Annamites disent « le ventre » comme nous disons « le cœur ».

naturellement la tortue, et fut comblé par le roi de récompenses et d'honneurs; après quoi il s'en retourna chez lui en triomphe. Et pourtant le hasard seul avait tout fait; son talent n'y était pour rien.

Il y a dans le monde bien des gens qui ne doivent leurs succès qu'à leur bonne étoile, et nullement à leur mérite personnel.

XV.

Đại-trượng-phu et Quân-tử.

Il y avait autrefois deux amis intimes, qui s'appelaient Đại-trượng-phu et Quân-tử. Le premier était riche et le second pauvre. Ils allaient souvent chercher des distractions l'un chez l'autre. Đại-trượng-phu et sa femme, voyant la misère de leur ami, lui dirent un jour: « Vous êtes pauvre, vous n'avez pas d'argent à mettre dans le commerce. Acceptez de nous une somme de quatre ou cinq cents ligatures. Cela vous fera un petit capital, et, en le faisant valoir, vous pourrez améliorer la position de votre femme et de vos enfants. » Après avoir mûrement réfléchi à cette proposition, Quân-tử leur répondit : « Mes chers amis, vous êtes bons et affectueux envers moi. Je pourrais accepter l'offre que vous me faites; mais si la chance m'est défavorable, si je fais des pertes et me trouve dans l'embarras, comment vous rembourserai-je?

Je ne puis donc prendre votre argent ; pauvre je suis, pauvre je resterai. Croyez à toute ma reconnaissance pour cette preuve de bonne amitié; mais décidément je renonce au commerce; il m'en coûte trop d'accepter votre argent. »

Đại-trượng-phu et sa femme jouissaient de toutes les commodités de la vie ; ils ne manquaient de rien en fait de meubles et de bijoux ; c'est pourquoi, voulant employer leur argent, ils décidèrent de fournir à l'orfévre une certaine quantité d'or, pour qu'il le façonnât en forme de tortue. Ils lui en donnèrent cinq onces. Quelques jours après, Quân-tử étant venu leur faire une visite d'amitié, Đại-trượng-phu lui demanda s'il avait jamais vu une tortue d'or. « Une tortue couleur jaune d'or, » lui répondit-il, « mais il n'en manque pas! » — « Non! je ne vous parle pas d'une tortue jaune comme celles que l'on trouve dans la campagne; la mienne est une tortue en vrai or. » — « Ah! pour celles-là, » dit Quân-tử, « je n'en ai jamais vu! » Đại-trượng-phu dit à sa femme d'aller la chercher pour la lui montrer. Après l'avoir examinée, on la déposa dans un plat, et l'on se mit à boire et à causer. La conversation se prolongeant indéfiniment, et les tasses de vin se succédant les unes aux autres, les deux amis finirent par s'enivrer, et s'endormirent sans penser davantage à la tortue. Sur ces entrefaites, le fils de Đại-trượng-phu, qui faisait ses études dans un collége éloigné, vint voir sa famille. Il aperçut la jolie tortue, l'enveloppa dans son turban et l'emporta pour s'en amuser. Quand son père et Quân-tử revinrent à eux, ils

avaient complétement oublié le bijou; Quân-tử prit congé de ses amis et s'en fut.

Quelque temps après, Đại-trượng-phu se ressouvint soudain de la tortue; il courut chez lui et demanda à sa femme ce qu'elle était devenue. Celle-ci lui répondit qu'elle n'y avait pas touché. « Voilà qui est fâcheux! » dit le mari; « Que faire? il n'est pas possible de soupçonner notre ami, c'est un homme qui a le cœur trop haut placé! » On n'en parla plus. Mais lorsque Đại-trượng-phu alla voir Quân-tử, voulant voir ce qu'il répondrait, il lui fit la question suivante : « C'est toi, n'est-ce pas, qui as emporté la tortue d'or pour la montrer à ta femme? » Nécessairement, Quân-tử craignit que son ami ne le soupçonnât, et s'offrit à lui prouver, en consultant les sorts, qu'il ne l'avait nullement prise. « Bien! bien! » lui dit Đại-trượng-phu. « N'en parlons plus! C'était une plaisanterie! » Là-dessus il s'en retourna chez lui.

Quân-tử et sa femme ne savaient comment restituer la tortue; car, pensaient-ils, leur pauvreté les exposait au soupçon; c'était tout naturel, et ils ne voyaient aucun moyen de prouver leur innocence. Ils vendirent leur maison, s'en allèrent trouver un homme fort riche appelé Phú-trưởng-dà, et le prièrent de les acheter comme esclaves moyennant cinq onces d'or, avec lesquelles ils se proposaient de faire faire une nouvelle tortue et de la rendre à leur ami. Quand Phú trưởng-dà sut de quoi il s'agissait, il prit l'or, appela l'orfévre qui avait fait le premier bijou, et lui ordonna d'en fabriquer un autre pareil. Il le donna aux deux époux, leur disant de l'emporter et d'aller le

rendre; mais il fit tout cela à titre de simple service, et ne voulut point accepter de gage corporel. De leur côté, Quân-tử et sa femme refusèrent d'acquiescer à ces conditions, et restèrent dans la maison en qualité d'esclaves volontaires.

Au bout de quelques jours, l'enfant de Đại-trượng-phu, las de s'amuser avec la tortue, la rapporta en venant voir ses parents, et dit en entrant : « Eh bien, père! Eh bien, mère! C'est moi qui avais pris la tortue d'or, l'autre jour. Si c'eût été un étranger, qu'auriez-vous dit? Elle serait bien perdue, n'est-ce pas? » Les deux époux restèrent stupéfaits. Puisque leur fils avait emporté la tortue pour jouer avec, quelle était donc celle que leur ami leur avait rendue? C'était à n'y rien comprendre! Il leur vint enfin à l'esprit que Quân-tử, craignant qu'ils ne le soupçonnassent, en avait fait faire une seconde et la leur avait rapportée en place de la première. Đại-trượng-phu courut en toute hâte chez lui et le demanda; mais on lui répondit que Quan-tử avait quitté le pays; qu'il était allé chez un monsieur Phú-trượng-đà, et s'était engagé comme esclave pour de l'or destiné à faire on ne savait quelle tortue qu'il lui fallait restituer; que c'était, du moins, le bruit qui courait, et qu'on n'en savait pas davantage. Ce renseignement ne fit qu'accroître l'inquiétude de Đại-trượng-phu. Il se rendit chez M. Phú, et demanda s'il s'y trouvait deux époux du nom de Quân-tử. Ayant reçu une réponse affirmative, il les fit appeler et tous se mirent à pleurer à chaudes larmes. Đại-trượng-phu entra chez M. Phú, lui rendit la tortue d'or, et demanda la liberté des

époux Quân-tử, en offrant de les cautionner. Mais Phú-ông était un homme de bien ; il refusa de prendre la tortue. « M'avez-vous donc, » dit-il, « emprunté quelque chose, que vous venez me le rendre? Et ai-je retenu Quân-tử et sa femme comme esclaves, pour que vous me parliez de les cautionner? » Comme on le voit, l'affaire n'était pas encore éclaircie. M. Phú ne voulait pas recevoir l'or qu'on lui rendait; les époux Quân-tử, se sachant débiteurs, refusaient de s'en aller, et ne voulaient pas davantage accepter la tortue que Dại-trượng-phu voulait leur restituer. Enfin, dans leur embarras, ils ne trouvèrent rien de mieux que d'aller trouver le magistrat et de le prier de les mettre d'accord. Ce qui en résulta, c'est qu'ils étaient tous des gens d'une honnêteté rigide, comptant pour rien la fortune, et n'ayant qu'un souci, celui d'observer les préceptes et de cultiver la vertu. Ils se prirent d'amitié et ne se quittèrent plus. C'étaient bien là de véritables philosophes (1).

—

XVI.

L'Étudiant admis au concours et le Fruit sec.

Deux étudiants s'étaient liés d'amitié depuis longtemps. L'un d'eux, favorisé par la fortune, passa ses exa-

(1) Les deux mots Quân tử, par lesquels se termine le texte cochinchinois, et qui forment le nom de l'un des personnages de ce conte, signifient en même temps « *sage* » ou « *philosophe.* »

mens et fut admis. Revenu avec le titre de mandarin, il se trouva tout d'un coup devenu un grand personnage; mais, comme il avait le cœur assez sec, la cupidité lui fit oublier ses anciens sentiments d'amitié.

Un jour son camarade, à qui la fortune avait été contraire, se rendit au palais pour lui faire visite, et attendit la réponse de l'huissier qui était allé l'annoncer. Celui-ci revint lui dire que Son Excellence reposait, et ne pouvait le recevoir. Il s'en retourna, et revint une autre fois. Mais ce jour-là Son Excellence était occupée et ne pouvait donner audience. La vérité est que le mandarin, le voyant venir les mains vides, lui avait fait fermer sa porte. L'étudiant, sans se décourager, revint encore quatre ou cinq fois, mais sans obtenir plus de succès. Alors il s'en retourna, acheta un jeune porc, le fit rôtir, et, quand l'animal fut bien doré et cuit à point, il le mit sur un plateau, l'apporta et se fit annoncer. Le mandarin, sachant que cette fois il y avait un cadeau à recevoir, s'empressa de revêtir ses habits et de sortir. Il salue son ancien ami, et lui adresse, pour la forme, deux ou trois questions de politesse banale; puis il ordonne d'apporter quelques bouchées de bétel, avec une cigarette allumée qu'il fait offrir à son visiteur. Celui-ci s'en va tout droit la planter entre les mâchoires du porc; puis, se croisant les bras, il fait à l'animal trois profondes salutations : « Reçois mes remercîments, » lui dit-il; « car, grâce à toi, j'ai pu enfin pénétrer chez Son Excellence et visiter un ancien ami. » Là-dessus il tourna le dos, et ne se donna plus la peine de revenir.

XVII.

La Caverne de Từ-thức.

Il existe dans le Nord une roche carrée, œuvre de la seule nature, dont les quatre versants descendent à pic dans la mer. Les vagues, poussées par le vent, y déferlent nuit et jour avec grand bruit. On l'appelle la caverne de Từ-thức, nom qu'elle doit à la légende que voici :

A une époque reculée, un roi voulut bâtir une ville au milieu de la campagne. Tout à coup, au lieu même qui avait été fixé, surgit un arbre extraordinaire, portant un feuillage inconnu et des fleurs étranges, qui joignaient le parfum à la beauté. Tout le monde fut d'avis qu'il fallait aller les offrir au souverain. En conséquence on choisit, parmi le peuple, des gardiens qui furent chargés de veiller rigoureusement à ce que personne ne vînt cueillir de ces fleurs. La nouvelle vola de bouche en bouche, et de tous côtés les visiteurs affluèrent. Les Immortels qui habitaient la roche dont nous avons parlé plus haut firent comme les autres, et accoururent à l'envi. Or il arriva que Gián-hương, jeune et jolie Immortelle, s'approcha, toucha à une fleur, et eut le malheur de la faire tomber à terre. Les gardes arrivèrent aussitôt et la saisirent. Ses compagnons se réunirent et vinrent intercéder pour elle ; mais tout ce qu'ils purent dire fut inutile, ils n'obtinrent pas sa liberté. Heureusement, un vieux mandarin appelé Từ-thức, ayant entendu parler du prodige, arrivait juste-

ment pour savoir ce qu'il en était. Il s'avance, et voyant la jeune fille prisonnière et chargée de liens, demande au soldat pourquoi il saisit les gens et les garrote ainsi. « C'est une jeune fille, » lui dit-il ; « pourquoi arrêter la pauvre enfant? Laisse-la aller! » Le soldat répondit : « Je demande bien pardon à Votre Excellence. Cette demoiselle, que je ne connais pas, est venue voir l'arbre, et a touché à une fleur qui s'est détachée et lui est restée dans la main ; c'est pour cela que je l'ai arrêtée. Votre Excellence m'ordonne de la laisser aller; mais comment oserais-je le faire? » Alors Từ-thức ôta son vêtement, le donna au garde pour qu'il rendît la liberté à Giáng-hương, et s'en retourna chez lui.

A partir de ce moment, le mandarin ne cessa d'avoir devant les yeux la charmante image de la jeune fille qu'il avait délivrée. Son cœur était pris; il y pensait sans cesse, et n'avait plus qu'un seul désir, celui de la revoir à tout prix. Obsédé par ce souvenir, il errait comme une âme en peine; il en avait perdu l'appétit et le sommeil, au point que le matin le retrouvait encore éveillé. Enfin il se lève subitement vers le milieu de la nuit, appelle un de ses gens, lui ordonne d'allumer une lampe, fait un paquet de quelques vêtements, et, descendant dans son canot, il s'éloigne du bord, et se met à ramer à l'aventure. Sa bonne fortune le conduisit droit à la roche; il y vit une porte, mais elle était fermée. Alors notre mandarin écrivit un billet qu'il appliqua sur l'un des battants, et aussitôt elle s'ouvrit d'elle-même. Il entra, et vit les demeures des Immortels; mais, sans s'arrêter à rien

regarder, il continua son chemin jusqu'à ce qu'il rencontrât Gián-hương qui sortait de chez elle, et qui, venant au-devant de lui, l'introduisit dans un palais enchanteur, où toutes les délices se trouvaient réunies.

Quand arriva le jour où Gián-hương était de service auprès de la reine des Immortels, elle referma la porte du palais, et dit à Từ-thức que tout, au dedans, était à sa disposition; mais qu'il se gardât bien d'ouvrir la porte de derrière. « Si tu avais ce malheur, » ajouta-t-elle, « tu ne pourrais plus rentrer. Tu te verrais contraint de retourner chez toi, car ce séjour te serait désormais interdit. » Après lui avoir donné toutes ses instructions, elle partit.

Từ-thức, resté dans le palais, ne cessait de réfléchir aux paroles de la jeune fille. « Que veut-elle dire? » pensait-il; « dans quel but peut-elle bien me défendre d'ouvrir la porte de derrière? Qui sait s'il n'y a pas de l'autre côté quelque merveille plus belle et plus précieuse que celles qui sont ici, et dont elle veut m'interdire la vue? » Le voilà qui se met à fureter, se dirige vers la porte et l'ouvre en un tour de main. Il regarde au dehors, voit le monde extérieur, et sa famille lui revient en mémoire. Les Immortels qui se tenaient dans le voisinage, entendant les bruits du dehors, s'aperçurent de ce qui se passait; ils arrivèrent, chassèrent Từ-thức et lui défendirent de revenir.

Notre mandarin croyait être resté quelques jours seulement dans le monde des Immortels; mais qui l'eût pensé? Il ne put retrouver les siens. Il reconnut fort bien

l'endroit où il demeurait avant son aventure ; mais quand il entra pour demander des nouvelles, il ne vit aucune figure de connaissance. Ceux auprès de qui il voulut s'informer de la famille du seigneur Tử-thức lui répondirent qu'ils ne la connaissaient pas, et que jamais ce nom n'était arrivé à leurs oreilles. Enfin, il interrogea les vieillards, et l'un d'eux lui répondit : « Il existait en effet autrefois, sous le règne de je ne sais plus quel souverain, un vieux mandarin du nom de Tử-thức; mais vous aurez de la peine à le trouver, car il est mort depuis trois ou quatre cents ans. »

XVIII.

La Mouche jugée par le Sous-Préfet.

Un rustre vivait à la campagne au milieu des ronces et des épines. Le jour étant venu d'accomplir la cérémonie du sacrifice aux ancêtres, il prépara les aliments d'usage et les dressa sur un plateau. Survint une mouche qui s'y posa. Notre chef de famille, outré de l'impudence de l'insecte, alla porter plainte au sous-préfet, et lui dit : « Plaise à Votre Excellence, j'étais en train de faire des offrandes à mes parents décédés, lorsque je ne sais quel animal a volé sur le plateau et s'est mis à manger le premier, le malhonnête ! » Le sous-préfet lui répondit : « Toutes les fois qu'il aura l'effronterie d'agir ainsi, n'importe où tu le trouveras, tape dessus ! »

A peine le sous-préfet avait-il fermé la bouche que la mouche vint se poser sur sa propre joue. « Excellence, » dit alors notre homme, « vous venez à peine de la juger, et la voici qui vous méprise et qui vient se camper sur votre figure ! » Et, tout en parlant, il allonge à tour de bras, un grand soufflet au sous-préfet qui en tombe tout défaillant à la renverse.

XIX.

Le Léopard qui veut dévorer son Sauveur.

Un jour, le Léopard, pour se distraire, se faisait promener en litière par des singes, et allait ainsi par monts et par vaux. Tout à coup il entendit les hurlements d'une bande de loups qui lui donnaient la chasse. Le singe est poltron de nature. Ceux-ci, entendant le bruit qui ébranlait la forêt, furent saisis d'épouvante, jetèrent là le palanquin et allèrent tous se jucher sur des arbres. De son côté, le léopard s'enfuit de toute la vitesse de ses jarrets. Mais, comme les loups le poursuivaient toujours, il était rempli d'anxiété, craignant qu'ils ne l'atteignissent. Heureusement pour lui, il rencontra un vieillard et se mit à le suivre, le suppliant de le sauver. Le vieillard ne savait comment faire. Enfin il ouvre son sac, y fait entrer le léopard, le referme, le charge sur son épaule, et continue son chemin. Les loups arrivèrent bientôt,

virent que le léopard avait disparu, et interrogèrent le vieillard; celui-ci répondant qu'il ne l'avait pas aperçu, ils abandonnèrent leur poursuite et s'en retournèrent. Le vieillard continua sa marche pendant quelques moments encore, puis il ouvrit son sac et délivra le léopard. La bête, fatiguée et mourante de faim, prétendit alors manger l'homme. « Quoi! » lui dit ce dernier, « je t'ai sauvé de la gueule des loups, et, en récompense de ce bienfait, voilà que tu veux me dévorer? » — « Tu m'as sauvé? » répliqua le léopard; « tu veux dire que tu m'as mis dans ton sac où j'étouffais; quelques minutes de plus, et j'étais mort. A l'heure qu'il est je meurs de faim; il faut que je mange, voilà tout! » Le vieillard le supplia de lui laisser la vie: « Soumettons, » lui dit-il, « l'affaire à des arbitres impartiaux, et après, si j'ai tort, tu me mangeras. » Le léopard consentit à cet arrangement. Arrivés à un bouquet de grands arbres, ils s'en approchèrent et leur demandèrent leur avis. Les arbres répondirent: « Mange-le, ne l'épargne pas; car il appartient à une race impitoyable. Nous lui rendons des services continuels; mais lui, non content de l'aide que nous lui prêtons dans la construction de sa demeure, nous abat constamment à coups de hache. Quelles obligations lui as-tu pour l'épargner? Va, mange-le! » — « Qu'as-tu à répondre à cela? » dit le léopard à l'homme; et il s'élance sur lui pour le dévorer. Mais le vieillard lui réplique: « Voilà de savants arbitres, pour ajouter foi à leurs paroles! » Tous deux se remettent en route. Cette fois ils rencontrent un troupeau de buffles. Le léopard leur demande s'il peut

légitimement dévorer le vieillard. « Nous sommes, » répondirent-ils, » ses esclaves. Toute notre vie il nous faut labourer ses champs, pour faire pousser son riz et le pourvoir abondamment de nourriture; en récompense, dès que nous sommes morts, il dépèce notre cadavre et divise notre chair en morceaux; de nos os il fait des couteaux, de notre peau il garnit des tambours, et fabrique souliers et sandales; enfin nos excréments lui servent de fumier; mais il ne nous sait aucun gré de nos peines et de nos services. Pourquoi agirais-tu différemment avec lui? Mange-le! Il l'a bien mérité. » Le léopard revint donc à la charge; mais le vieillard lui fit une nouvelle objection. « Des quadrupèdes, dit-il, ne sont pas compétents pour juger cette affaire, et rien n'est encore prouvé. Tu connais l'axiome : « Trois épreuves sont suffisantes. » « Va donc, je t'en prie, encore une fois aux renseignements, puis tu me dévoreras, si ma destinée le veut ainsi. » Ils repartent. Après avoir marché encore quelque temps, ils rencontrent un jeune homme qui cheminait, et s'arrêtent pour l'interroger. Le jeune homme se fait d'abord, pour se mettre au courant, raconter les choses de point en point. Une fois fixé, il dit au léopard : « Mais comment as-tu pu te faire assez petit pour entrer dans le sac de ce vieillard? Rentres-y un moment pour que je m'en assure, et ensuite tu pourras le dévorer. » Quand le léopard fut dans le sac, le jeune homme le referma, alla casser une branche d'arbre, en fit un bâton, et en frappa la bête jusqu'à ce qu'elle ne donnât plus signe de vie. Tout en frappant il lui disait : « Tu as bien mérité de

mourir sous le bâton, toi qui n'as que de l'ingratitude envers celui qui t'a sauvé la vie! »

Considérez, en lisant cette histoire, combien, dans le monde, il y a de gens qui cassent leur arc après qu'ils ont tué l'oiseau, et oublient la nasse quand ils tiennent le poisson; qui, même, ne s'en tenant pas à l'ingratitude, tirent encore vengeance du bienfait comme d'une offense! Ce sont là gens au cœur tortueux, que le ciel, parfois, s'est chargé de punir, lorsqu'ils échappaient au châtiment des hommes. Qui fait le bien, bien aura; qui fait le mal, mal trouvera tôt ou tard; ils n'échapperont pas à la main vengeresse du ciel. Faire le bien et souffrir du mal est chose commune; et cependant un bienfait ne se perd jamais. Toujours il est rendu. Si ce n'est pas par celui-ci, ce sera par celui-là; si ce n'est pas d'une manière, ce sera d'une autre.

Faisons donc toujours le bien, et nous pouvons compter que le bien nous sera fait à nous-mêmes.

XX.

Le Renard et le Tigre.

Un jour le Renard errait dans la forêt à la recherche de sa nourriture. Il arriva, sans y prendre garde, sur le bord d'un fossé; le pied lui manqua, et il tomba au fond. Ne sachant comment faire pour remonter, il se creusait

la cervelle, gémissait, se lamentait ; mais tous ses efforts demeuraient inutiles. Tel qu'un poisson pris dans la nasse, il croyait son dernier jour arrivé. Heureusement pour lui, un bruit de pas se fit entendre sur le sol. Il eut bientôt imaginé un tour: « Qui va là? » s'écria-t-il. Justement c'était le Tigre. Le Renard, prenant un air joyeux, lui demande où il va, et quel est le motif de sa promenade. « Je vais à la recherche de ma nourriture, » lui répond le Tigre. Alors l'autre change de ton : « Comment! » s'écrie-t-il; » n'as-tu donc entendu parler de rien? On dit que demain le ciel va s'écrouler! » — « O mon Dieu ! je n'en savais rien! mais dis-moi, camarade, est-ce bien vrai, ou n'est-ce là qu'un faux bruit? » — « C'est si vrai que je suis descendu là-dedans pour me mettre à l'abri. Si j'avais attendu davantage, je ne fusse peut-être pas arrivé à temps; le ciel m'eût écrasé et c'en eût été fait de moi. Du reste, ce que je t'en dis, c'est à cause de notre vieille amitié; si tu ne me crois pas, eh bien! que chacun de nous agisse à sa guise; je ne sais vraiment pas pourquoi j'ai été te parler de cela. » — « Mais non, mais non, camarade! puisque c'est comme cela, laisse-moi descendre aussi, nous nous tiendrons compagnie. » — « Comme tu voudras, descends, si cela te convient. » A ces mots, le Tigre saute dans le trou.

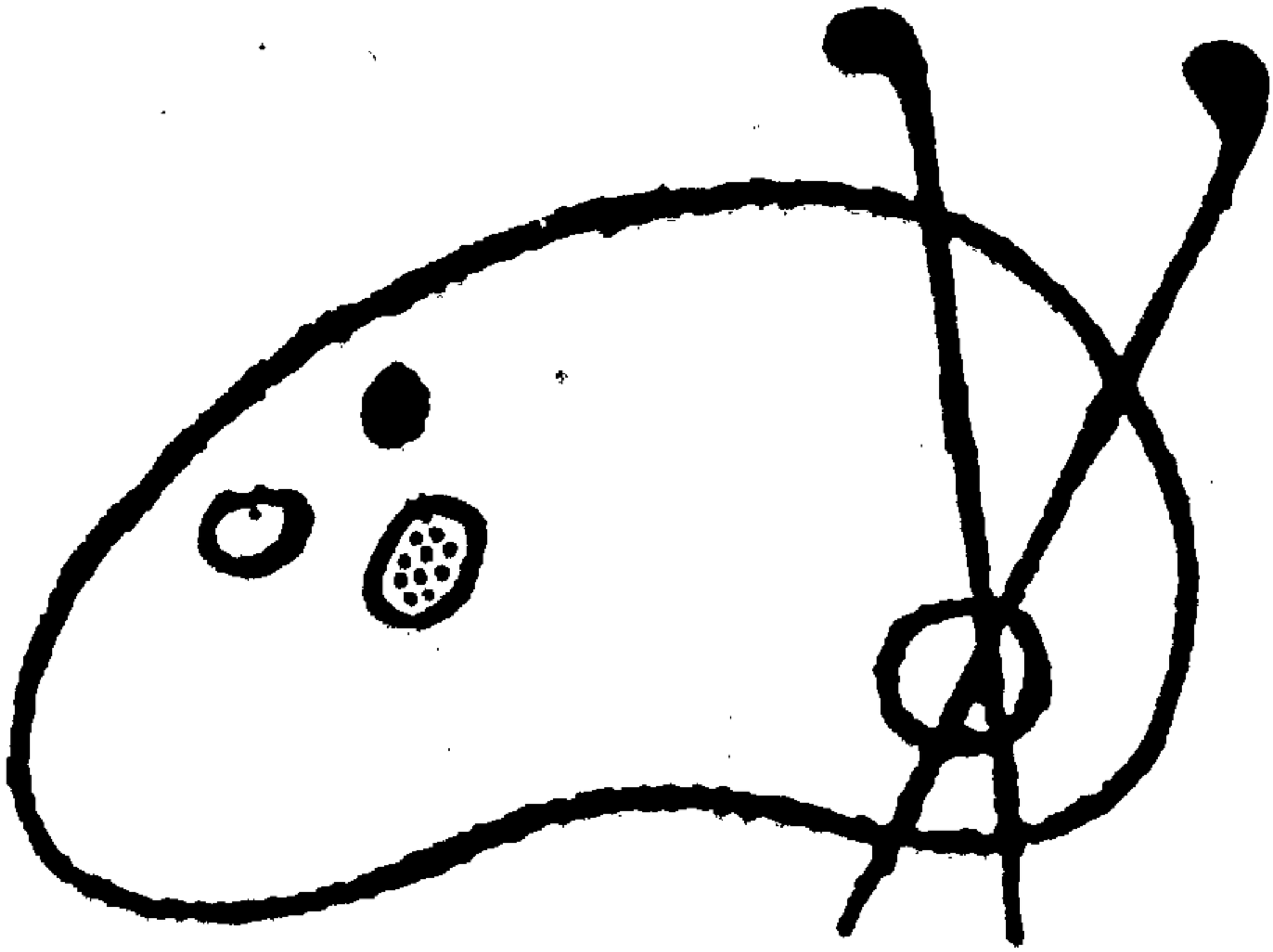
Après quelques mots échangés, maître Renard se met à suivre et à harceler sans relâche le Tigre qui n'ose crier ; toujours sur ses talons, il ne lui laisse pas un instant de répit. Le Tigre sentait monter sa colère, et finit par s'écrier avec un rugissement : « Si tu continues à me har-

celer, je vais t'empoigner et te lancer là-haut, pour que le ciel t'écrase tout de suite! » Le Renard ne tient aucun compte de cet avertissement; plus le Tigre rugit, et plus il le houspille. Enfin l'autre, à bout de patience, envoie d'un seul coup notre Renard hors de la fosse. « Entêté qui ne veux rien entendre, » lui crie-t-il, « va-t'en là haut, et que le ciel t'aplatisse! » Notre Renard, voyant que le Tigre avait donné dans le piége, était au comble de la joie; il alla tout de suite chercher des hommes pour tuer son compagnon dans la fosse.

D'ordinaire, quand un méchant se trouve dans l'embarras, il fait tout ce qu'il peut pour en sortir, dût-il pour cela tendre des piéges aux autres, et les mettre dans la peine. Pourvu qu'il s'en tire lui-même, peu lui importe. Bien plus, il cherche encore, parfois, le moyen de nuire à sa dupe.

R.F. IMPRIMÉS

Paris. — Typographie Georges Chamerot, rue des Saints-Pères, 19.



Début d'une série de documents en couleur

傳制文章

哇時拱㕭欺，㕭兜麻每賜，賜節拱如賜尼。打嚈蹺
胖䞋歲。体姑意每餂每囉謨香，時祕濫邏。怪
廚喔共佛妃，嗔吹遣朱命鄧如情命所願。得半
重等爲王爲將。朱年常餂常囉鼢謨香畑宪無
囚沒昆箕顏色懪悌麻籠朱特沒得重郎
傳次壹。昆妈求重大王。
傳制。

茹。丕奴補昆意飢丐包空，補沒頭時奴，沒頭時香，揵
妃吠，囉尋得半香。現呼時箕貝奴時囉坦奴朱奴宪衛
沛祕尚半香外鼢。數昆濫丕姤。姑些囉衛，邦蹺㓨佛
秉麻崔。注撞於婁膺啗迸吶。昆悶濫丕，麻空年。昆
婁像佛。姑意飢爆香，焠畑，塋祕，嗔沒台朱特重濫
嘎得格半替朱命。料皮澄姑意無廚，嬰些無畧納
祟，僥無廚啀嗔重朱郎。嬰些窗曉特意，時餂婁

吏朱德翁瞎。產固狃特沒昆貉。時太子咍宠昆貉麻德翁買唵自事畧婁。時姑意改燴緣據頭䠞格莞丐包呷，僥沒娘橕卒廩甌傾冲意，時引衛朱太子。身捸飙瑨遁冲意。軍僥挭麻空古得，時吏六麻褑撝等凝吏。軍家兜皮趁跌細。奴体丕，底挭揲吏沒邊唐，趁狃冲意。嬰些怍及軍家官權，古欺戶唵嘆，苦弄，買倘衛茹。唐衛茹時沛趁昴戈丐棱。餂意古太子東宮。

鮮趂即時。

宠孀囉。庄疑孀兜庄僥。貉於沖意跡囉掖古嬰些折吶怒浪。貉妬，渚之。拮香圖耒，奴損丐包意㝵房，持沽挭衛茹。吒美嬰俺囉明唷渚種之沖丐包尼丕。時奴時囉吏踈丐包探禗孀命群咍空。揉禗体羣，時繼鵲多孀。嬰箕納匓沖擣瞳禗匜赅赅唷，時別戶匜赅赅耒。

補匓丐包橛吏，底吏沖挭如畧。羣姑意時太子宠衛

台二丐觢軟羅櫼械眉，牢眉空拒空擨，底賺頭麻召奴蹺，
吽昆犞麻嚼莽哧牢呫召乡丕。眉呫，肌角孟美飭力，吏呫，
体丕時悻廩。典貝崔耤尚犢且犞咿趁唉。昆貉買吏昕
昆犞包饑苦。吏添吡嚕行下過澄。昆貉塾伶冲岗旰
離祗。麻縸耤矓賍眞岗。欺耤時尚黜擒耤呼嚵打塔
尚耤撾犞囉懺使趁耤。囉仝耤唐簞戈唐奴。犞凝包
傳次台二。尚耤，昆犞吏貝昆貉。

貝眉鄧。昆貉吶。丕時眉趂啖餔趂，耒古吏麻打貝蚤。嬰㟁耕蘭散吏吶貝貉浪。蚤悲晞當餠膊，空古理麻打吏低鄧朱蚤吋奴打貝眉朱別飭。昆犞買趂吋尚耕吏。孟，朱迸奴趂女蚤拱濫折，路羅沒。昆犞吶。時丕眉趂收奴，況之羅蚤。昆貉息悻買吶浪。蚤古藝冲命，蚤吏買吶浪。丕生閖物麻坤時濫牢拱欣孟崔。油眉女拱沛濫苔四奴朱奴行罰眉。奴蹽奴騎腇，騎古眉如丕。昆犞

貉縸繻失勢瀘滉空特被桃麻折。昆犞欺意買稽嗢昆
底朱尙糕繻奴。衝捨耒，尙糕買多趁掖核吏打昆多。昆
趁，蚤空別澄。昆貉倚命孟，時吶。蚤庄怍之，繻時繻。奴買
朱餓耒蚤囉蚤撾眉囉，鄧眉打貝蚤，如丕買職。空，眉遁
尙糕吶。如咕實濫丕時底蚤繻眉吏低，鄧蚤衛蚤唉餔
打。昆貉吶。蚤庄嚐遁。眉吶蚤墮刼。粫节，渚粫尼咕多兜。
尙糕吶。眉咍吶唬廩。蚤補蚤衛，時眉多趁秩，胖之麻

勝特几孟權孟勢麻濕謀。

倚勢孟麻輕易得些。固得雖要勢要飭麻高謀，年饒欺

悲睩眉折羅當數眉廩。空傷害祕沒拙。意羅孟麻空謀。

貉浪。蚤他吶眉意，眉空悶瞎蚤，眉倚眉飭力孟美麻崔。

拱浪浪決沒，沒臼空敢領。得碎清廉併空固召。碎麻固錢貼之，翁意拱空嚐之歇。息命買慮宠揆朱妃縣。麻妃淑翁縣廩麻坦恩義空特。係宠細種之種之至期。鐄溥妃縣倦情重空古於時拱空敢領祕貼埃物之。固丐廊箕空咍用禮米貼埃祕沒銅。宠閣畧拱空衝，宠閣婁拱空摔。翁縣箕得指囉塈縣尼箕。麻翁意羅得清廉廩朱年傳次匙。翁縣清廉。

鎖吝呷麻半祕錢謨懺啞懺默。餂箕翁縣吶貝媒浪。
濫官衛休致，時饒，饒欺縱歹少畧少婁。麻妃縣時祕昆狐
泊洶宠無。妃縣領祕拮趀。空敢吶貝重。典婁欺翁縣崔
吶壉朱，禍埋宠特庄。丕廊暄衡衛鐫沒昆狐貢特腄朋
時崔，廊固悶時衛鐫沒昆狐朋溥宠細佺底碎召苦，碎
囌呢擒弄空杜，時排浪。翁縣碎得歲子。丕廊岧膊夕丕
祕女婁蜊碎。廊强奈，嗔妃拮，任祕禮表祕收朱。妃休廊

可阿。

吶浪。丕牢妃空古，吶羅歲丑朱戶鐫昆犭婁。沛吶不悲睩庄

淑昆犭尤意碎鑽沒欺沒匹牛趁麻治用。時翁縣買惜買

奈過，碎買排朱戶衛鐫昆犭尤薄宠豔，爲翁罘歲子。悲睩

課翁壑縣廊箕縸恩翁麻細囌難呢宠禮物，麻碎空召。戶

謨喫謨默濫丕。時妃縣買學吏傳廊宠貼坦恩麻空祕。

悲睩些饒縱嵯縱喋欣課畧些群濫官廩。麻媒祕兜媒

耒，蚤哇昌眉，蚤庄赦。昆猕買吶貝貉浪。眉停夕非義，麻奴。眉倚眉冇才豸咍，年之眉輕扇蚤稽香。悲睩細數眉昨，貉趁細及執抔祕。悶唉酷趁，買嚼猕跈調耒冇治罪奴，耒豸湝趁秩。貉悻牢奴冇輕趁命濫丕，餂奴猕猞瓤怍奴。冇沒昆猕猞咍反逆驕敖吏扇的，及貉時嚪朱沖獸物時昆貉濫吝冇威權。係奴趁細兜時昆苗拱調傳次罥。昆猕猞貝昆貉。

眉別，渚蚤吶嚼貝眉拱空窮。豁召。唹眉匢果決濫丕，時信時眉底蚤蹤迸脖眉，蚤騎麻趂道各臬唐棱麻褪，時眉職權郎重體意。眉吶咾麻崔。猕猞吏哏調尼女。如眉壑蚤女。豁吶。蚤空信誑。忉理芾眉罘賢下濫丕麻埃趂朱遣特，爲玉皇固封朱蚤濫秝管治歇汰。眉拱沛敬怍濫調意特，眉吶蚤瞚褪試。猕買吶吏如丕。蚤忉法麻差蚤表各擾獸害眉麻困睩。豁買吶。眉意羅種之麻眉

麻葛脇得兵民。吏吶貶得古權勢者雄豪麻吏有勇無謀
蚤空容女。傳尼吶侵凡小人賢下不才麻咍娘勢凡古威權
婁眉停辟昜的蚤女。買沒吝時蚤赦趁朱，麻婁古乡丕時
貝猕猞。邦服投累昆猕。貉拜謝趁，時猕吲表貉。自尼衛
昆貉曳想衆奴怍昆猕，渚空提羅衆奴怍命。朱年阻吏嗔磊
當。欺意猕迸騎貉。趁細兜細姤。時昆之拱調失驚多歇，麻
眉蹠迸，蚤宠眉趁。梟空冷實如㑹，時些仕啀昌眉趁朱

學。麻嬰柴意咍唉嗟。餂箕美尚意趁幣衛謨朱昆沒徒饒丁昂臧蟠相唉脅庄。年損時損，慮逴柴衛茹朱奴廩。欺奴特齣敖歲，吒美奴悶朱昆趁學，麻怍細塲學學固沒茹箕朝固生特沒丁昆賝。昆茹朝吏羅昆沒年畫傳次甔。翁柴假瞎義麻唉嗟餂貼學徒。

庶朱几黹命詰特。

象。未柴擒祕丐餉吶。羣如丕羅四象變化無窮。擒宠羅太極生兩儀。未吏掖呀濫罪麻吶浪。如丕羅兩儀生四魄。宠太極羅如丕。底囉神元如丕。未掖台囉麻吶浪。如丕粟達擒宠吏。柴祕祕未底呀神丐几。買假徒瞎典朱奴吋尚學徒吏。尼昆宠吏朱柴習瞎義朱昆。奴性韾實他逸朱奴。奴明急揞祕吏惜渚敢唉，擒制底停。柴僖覓嚐買肌糖咱罘丐餉吼論論麻吝。昆奴囉明美趁鼢衛。美奴

昆兎於任垤仝枯鞊烴，空咕鞊落麻哖朱餓。併戈瀧郎傳次赴。昆兎救鮒，麻囉塊筩。

貼碎趁。

吽買嗨。時奴吶。柴吶底柴習瞳義朱碎耒柴哖瓦餉嚎拂瓦餉趁。尚學徒奴買鄰囉，奴跞，奴哭。美奴瞳買

園悱棋欐打。兎涓澄戈餂婁拱細姤哟，縸欐。得些杯蓮坡，僥兒沒園買盃壓橔卒，趁吝無枚圮得些麻哟。主崔。腥灰汙洩過。姊於兜麻宠麻妢朱枉。吶丕耒補趁趁。勤特灢戈細坡。奴迸耒，奴吏吶。極庄匜蚤買塾連眉麻丕塾古厭古卒空。兎吶。髒吶之女，匜溮時渚，麻吏沫女。昆婁碎仕妢姊碎朱嬰。勤特召。逄細牀瀧，勤特嗨。瑪腇碎趁處恪。時吶貝昆勤特浪。嬰召苦灢碎戈邊箕瀧，時

翁主，鮒赫箕意。冲茹栗達豸囉羅拂丐簡蹺麻執鮒。兎崔。戶抔空特兜。台昆鮒瞳痢囉飭滋撥坍赫。兎高謀咩播。碎時衝。哏雕饒麻滋朱孟撥，台丐坍囉，時跞麻氍湖，時咍空。鮒吶。濫牢空悶。悶痢麻空特渚。丕時濫丕，台嬰瞳痢昆鮒浪。台嬰別戶併戶濫帖些赫妬。麻台嬰吶悶咿朱塊併濫役之妬瞳吶。台昆鮒貝昆兎時睹扡。昆兎買吶貝台特寃衝，祕丐簡執吏底斯沒邊丐坍鮒。麻冲茹餔音

奴細挂奴納命朱奴細奴唉皓，麻㕑色斯細期，空別料濫
濫步盆幅乡丕。時昆鴉吶。餂歆意昆貉及表碎時睜箕腩
客恪昆兎趁制，及昆鴉當愁吧過。買吏買嗨爲乡牢麻
傳次罷。昆兎敕昆鴉麻㒸貉。
瀘豸趁柣。色敕鮒麻吏敕命女。

吶失驚，空曉鄧昆之勉麻與乡丕，勿猺齪麻唉，吏除唉
来肝迷肝屈，僥貉吏。於於，固貉低，皓貉唁欣皓猺。貉瞶
吧匝吧吶。空忐昆之皮。跞唐婁，跞邊尼邊箕掑吶濫丕。
唎徒衝来，貉兜皮細。兎肝体貉典時跞跞囉畧頭匝沒咂，
兎騎連腇麻宠細垿現。兎唎猺。據瓢妬，停吶之歇，底默碎。
睜時吏諠碎，碎趁貝，碎濫福碎敉朱。典睜趁納命，時猺細諠
牢。兎僥罪業時吶崔。底碎併墋麻敉朱朱塊奴唉皓。係細

買底橛洲蹺婁汝悲猩，扶饒細。細尼，眸飯。体昆兎羣當
耒橛飯命嬰。磊古乡牢，嬰多嬰撟捈貝碎蹺。固係之。貉召，
濫丕麻多牢塊。猩吶。空係之，底買碎抔緤橛搜吏貝饒，
細褑朱別貝。貉吶。蚤孟，吏厲眞，固牢碎多特，麻懇典澄
哕。奴僥碎，奴吶。唹。皓貉哕唁欣皓鴉。碎怍碎多。嬰扶貝碎
之麻多凶乡丕。時貉吶。畏。停嗨。丐昆之豝錯麻奴勿鴉奴
細皓貉女。年跦債囉多蔑戌駛。悲猩僥貉多時吽嗨。役

盃暘浽之麻唭。孟麻曳縸衆鬼怪陷麻收時羅貉。

悲猄嚬齺龤台吏。時拾羅嚩奴。蚤豸癥匜歇啼麻懇辟

芰格折嚬齺歇哿悲。細垿猄，買停吏。且猄囉。眄外吏僥

匝濫泑泑連命昆猺。貉吏怍跪豸趎。撟跊悲猄，撝頭冲

底苔几。吏攤沒昆客欣歇底鞞。柔等跩表媮主茹羅羅祗。柴等法朱沒餂時歇。柴捇丐笻甬細，祗粹祗豆宪囉攤猕客猕靴丕柴買表銑粹朱靴，祗豆濫潤朱祗沒笻丐。典埋碎濫暄吶猕奴破鶸破鶐低廩。忐閟除奴，時碎除朱。主茹暄召連。懷麻空除奴朱吏特。嬰箕暄丞弁詰唉貼奴沒餂制。年細吶。丐茹箕咍餒鶐半。麻被猕奴破奴奴唉歇饒廩。掑欐打奴傳次糝。柴除猕猞。

猕。未指昆猕吝多無秩。

饒時爛脾，時藍兼踵跛吧多吧羅。猕苗猕尼碎拱祛汝

抔猕粹補㐌箭，掖里補無最。昆嫉奴僋丕惜，休柴祛㐌

綣栖讀。猕畑猕猞咾到哕鶚，蚤庄古赦，蚤查㐌箭。吶皮耒，

BIBLIOTHECA NATIONALIS

縷。麻渚會等預丐肋，怍敦禮，勤昆意式跛捻頭注伎，奴失柴時等佇尼閣，奴飢爛畑露蓮，褪貸耒，捸畑趂收揷祁核奴繪奴底連頭肋掑頭麻肸。柴撝閣表奴無祁核縷宠囉。濫貝柴。柴宠伶丐茹古丁昆妈哈濫行縷。別古丐縷緘耒買無婁。柴悶試褪朱別奴固演巳靈利哈空。時柴扥奴趂哖古翁柴箕濫柴咁法趂哖濫。學徒拱特甔罪丁。古沒丁傳次尨。柴咁哖濫試學徒。

芟僥昆意趂昂戈，買吽無。眉衛吶貝柴救蚤貝。蚤回歆怍
慮麻趂趂劍奴衛。指沛趂劍唐苗。孀奴囉趂劍，奴於沖葛椥
癥病慄哞廩。羣翁柴豸倘衛茹眄。創睜囉，柴吶貝孀奴沛
沖意。芟銑池胗浬哿吧命，麻欺丕空別疥。腫倘强婁强疥。
煤奴沚囉持。楳甕廊呫豸細辣蹺，奴怍過晒葛椥芟墊蹙
空兮之。捻齆箕買怍。昆箕瞄，想捻齆職，補頭捻祕齆，奴
驚吽。奴捻特頭砰耒，柴喂。柴奴買吶謀。想捻兜渚捻頭

廂車呯，表奴無据圖。奴墫無。於外柴錡郭吏補姤囉衛眸。身欺縱渃咍空，時宠嬰些細茹箕朝廩。柴打額無特嚶

群固尙學徒恪演廩，柴奴悶試褑奴咕頑別彡謀麻脫衛茹兼綿台巳腩買苓。

羅廊迸。播廊呫。尙哕濫低。奴怍包產失驚涓疔，簿彡喱特。涅歇。媚奴衛踈穗貝柴。柴捇褪囉，奴穗大嗔救。柴奴買瀛過墫無低。戶辣洙瓝，墫大劒空別疔。悲睩墫囉空特，命朕

畢，媽廟揔納迸揲吏台邊等囉賒賒，除翁神囉。兒於冲神實，物獵物補底謝神。吏固迸總社細視妬女。拋揲衝僭彈翁時沛香畑麻等乃囉賒賒，停古吏斯，空年。冲茹疑羅廟朱些囉趂道制匹餂。媽廟耒，彈妣汙濊沛趂趂朱賒羣廟買叫迸。唹主茹些羅神閉婁㕣些於貝朱麻濫朝，㕣媽卒，默匒森森稀稀。吏祕丐鑶除連頭屈樠屈眉趂歇。於冲奴於冲意空別濫牢囉朱特，買併用謀。丕奴祕歇各襖裾

斯時神罰殺泖囉㕹折。廊總買吶貝奴。默意悶折時無。奴
疎貝貴職嗔朱擒無擒䰟朱斯。麻縸古例神㐌判。係埃吏
嬰學徒戛麻被衆辣墫囍栁芗、古趁蹺䰟。別羅伴學命，時
連槃祿塾，拮丐鑶趁。天下無時等賒外壢空敢無。餂意
天下埃乃瞄吔，囉饒都會趁蹺䰟。細丐廚箕，翁神無廚蹽
固悶傑塈物之時趁蹺婁賒賒。細廚，神買無御朱麻䰟。
意僉默圖森稀頭除丐鑶，顛顛趁囉。耒趁輪趁判吠埃

恩。柴咧吶。眉學法哖濫特耒妬。固閟囉貞時柴朱囉特。殺泖連怍失驚補多燥。神些買芒圖衛茹柴，趐朱柴麻坦吶空特，祂捂指表廊無抔。埃乃僥泖湨丕，時疑罘奴被神闗妬。丕尙箕離祂囉，嬰奴哏昂坦祂趐，泖沚囉霪泜，婑多囉麻尙奴哃。誓濫牢。奴吶。嬰離祂碎噭耒碎離祂嬰噭，時罘誓碎趐圖朱。奴空信吶。耒衛嬰咥趐，嬰空趐。嬰箕吶。空時誓。班奴無蹻迸堂婁窖楯別。嬰箕買吶。嬰停囝吶囉，底女衛

意細茹濫壻。餅渚耒，吒媾奴捇鉲趂頓核，奴拱摶鉲麻趂蹺。

翁家濫種之，時沛停祕麻濫。係倦濫趂之，時沛濫蹺如丕餂

買唶探翁埋。渚濫壻沛濫濫牢。翁埋買吠浪。道濫壻，係体

咕咂欂咂槹耒，時沛趂濫壻。麻空別彡壻罕彡牢。祕濫苦弄，

併趂嫩媩。趂禗耒嘔埋容趂吶。唐妈召姆朱補欂槹。麻法係

固沒尚匝喂實他空別之歇。麻典歲沛慮堆伴貝得些。買

傳次迸。尚趂濫壻。

媒塗沖炆當咄退炤，買㑹朦媒意沒㑹，表多遣㨗，尚壻奴癲。撞壻多買信職奴羅癲實，年工腇多紖衛茹。咀豪顯多寍無茹僥，䕫椥。奴体丕，奴拱揹丐帀貼奴麻捻吏姡如吒嬙奴丕。翁家奴銑頸多㨗。眄外吏僥奴鄰根多蹺，吏强添疑，多溧丐帀縸連恪。奴吏，奴據停懷。翁家奴僥丕買生疑咕欺奴癲庄。年迭命底朱奴麻戈核恪。奴拱吏，奴吶濫丕。翁意拱底朱，翁意㨗核翁意吏核尼，買繼鉲匐頓，時奴吏吶。吒底碎頓朱。吒奴瞳時

供祖。柴買表趂謨汝乖餉肚麻崔，停咕謨之女麻損錢。奴買趂
嬰箕趂尋柴咻學法荷便。細茹柴嗨柴沛謨之麻濫禮
傳次逝沒。學法荷便。

羅廊迸。奴拱抔斫羅廊迸女。

納薊廂穡。奴拱撙蹺。白翁妃失驚魂晲怍曳奴固夕凶庄，買
僋妃媄羣姤拱抔斫拋眞砏媒沒砏如翁意丕。白翁妃夥墫

眉荷便過吒蚤趁未，群趁學之女。

欺奴咕溧萌悶時奴歛奴哮，吝迸時半特利。柴瞶吶理意時吶。崔，

羅欺撥餉壯麻哮時濫牢朱塊溧抹文甑拱枉，年謨昆鶸底防

埃表謨鶸濫之朱枉貼。學徒買疎貝柴。碎併濫丕年買謨鶸。

鄨謨丐餉壯，吏咕謨沒昆鶸，揩衛。柴奴儋覽鶸時羅。丐尚曳，

翁意朱碎甗錢，表碎時趁趁停固䰟女。碎明捇錢跺蓮。碎齪黹，碎及𠀤翁仙墜打棋將貝饒。碎墜睹吏碎䰟。時𠀤箕僘，買落齪黹澔沒回，耒跺迸，捆捇甗錢麻吶浪。嬰尼。爐熰廩。尙坫圭悶吶嘟蘼詰尙箕制。時纀薢錢𠀤腇，空朱尙丁趁唐及，吶傳挽貝饒。兜皮奐瓦瀧，買囑饒麻沁朱沫矯歪𠀤丁箕𠀤沒才趁吶嘟麻哮麻崔。沒丁嘟營，沒丁嘟圭。𠀤傳次迸𠀤。嘟營嘟圭。

論沒命空特。

槃棋麻肱呂櫃碎趙低。細囉坫縸坫，尙箕沛趙朱奴臼錢祗。唉

匊朱尙畧甗錢表衛麻趙饒，牢眉群鼫低濫之女。時戶祗

池囉。耒蹂運叫尙箕。嬰唉，碎鼫及臼翁仙妬，麻戶悼戶吶。蚤

固欺各翁意仕朱碎庄。奴買洛鼫，搞蔽塩祗磷硅擺櫃朱

尙箕別奴吶咾時併皮栗度奴制，年買吶。底碎洛鼫碎褪試，

等吏姤，空拮㦸。軍更日闇姤連抔，喻牢無法空㕣拮㦸。固別
嬰學徒趁昂戈闇僥句聯等吏褪。空膺意，趁學衛悼
子能餘父業　臣可報君恩。
仔細。㠯句意達如丕。
於時朝廷固會饒吏麻達沒句聯闇午德翁。翁字盔鏃鑛
固得學徒群豝歲麻㖞糛字義廩。大扡府朱德翁壹
傳次迸跈。嬰學徒使聯朝廷達。

吒，碎等畧耉。濫丕牢朱沛。唸，吶瞳特。麻悲睩使吏少牢。
耒使趁試醜。嬰學徒買稟。句聯意朱禮，罘爲達昆等畧
冎，昜使吏咍空。時要學徒吶。鄧。德翁表掀濫牢時掀趁，
學徒吱句聯各官匢達外閣。丕買嗨學徒爲少牢麻吱，悲睩
實濫丕。澄意德翁朱迸廷匡，買計敘事朱各官瞳浪。笼
年消䄍鏃。軍買引㥄太子東宮。德翁嗨。得學徒拱據開
妬羅府翁节庄。得學徒吶。碎別，麻縸碎悻僥句聯達空任，

朝廷吏賞咍斌女。

各官埃乃調咧，耉朱得意杜進士，吏頒朱沒斌貫錢賞才，

父業子能餘　君恩臣可報。

稟令各翁客，使吏如丕時咍決趁崔。

朱趙違朱特嬰些宠衛。僉軍家陳簟細茹，冲膟包固慮
咍招卦貝試禍埋固特庄。丕耉降指咍懺綱絻軍家軸拼
包泣麻空囉。得些買奏固要柴貝箕冏名，嗔朱違趙麻
哷演巳，强打魄摳咂嚼。餂箕冲坦耉冏，失昆蹩鏌。劍崔包窮
可膺。年天下信都饒宠錢典嗔貝。濫丕唉錢拱包可，吏强
冏沒要不才庄別濫之麻唉，買趙學少柴貝。貝饞卦拱
傳次逝罪。柴貝膟濫胞召。

命耒。怍柴細吶筅命囉，耉刮趁。朱年庶綱巂，吏褪柴，嗔情哸扱昆蹩貼耉。瞳柴吶少至，時疑罘柴通天達地佢別庄疑埋兜臼尚枕綱沒丁筅罪羅膟，沒丁筅罪胣，罪臼丁佢同酗仍咀囉咀無空別料方節，買嘆浪。膟濫胣召，渚可嘆嗔。頭趁。麻沛邦，沛趁打料默埋默磊。鋤巾彬襖扎迸綱哢趁。貼耉秩趁。沖弄佢髲表，慮帶哢咳，怍哎貝庄任麻冿欺懇固怍，空別苓與羕節。庄疑瞳吶耉除典貝麻劍昆蹩鐄

於代古饒迦運埋麻年麻崔，渚庄沛才情之。

麻本實羅役埋兜麻年麻崔，庄沛羅在搗囧才藝之兜。

細尼嬰柴貝衝，劍特耒，耉重賞，吏封朱職勅衛榮榮。

買許唏特，宠膦明，時買吶。崔，蚤少福，蚤空囧吶兜麻洪怍。

洭。嗔柴濫福停古吶筦囉麻衆碎沛折罪業。嬰柴聹吶

柴傷咄典命，爲匋曳生弄貪，買喉扱昆豎意麻丑連構

固弄偽，麻埋婁磊固魯咍羅古，調節，時別祕之麻呂。年度妻兒。嬰君子議趂議吏。命祕時特妬，台媮重拱仔細祕甑臣寡之妬，時祕麻用濫本趂奔朱細囉沒台銅麻之嬰大丈夫体嬰簞饒極，時吶。崔。嬰簞饒空古本麻奔牛。問羅君子。嬰畧朝古，嬰婁時饒，能細蹈制排貝饒。台媮重課初簞古台得嬰俺伴切，沒得笼罗大丈夫，得簞笼先傳次逝甑。大丈夫貝君子。

冲丐砒壅吐醐，吶傳懷，摔添摔添懷。㠯嬰俺醝鰍眸消趁。

濫朋鐄實。丐時渚僥。大丈夫買表媥趁祕宠囉魏。魏未底

鐄冶渚。蹬鐄險之，少之。空，空沛蹬鐄外仝兜。丐尼罪蹬鐄

底制。迻甂雨。隔匝婁，君子吏茹制。大丈夫貝唷。嬰匋右休蹬

婓拱險，庄少之。買併貝饒祕鐄宠朱署撟囉寶沒昆蹬鐄

麻洪祕貽嬰苦弄。媥重大丈夫，茹崔匋睹圖，庄少物之，圖女

牟空敢傾。饒召丕。感恩嬰姊囝弄貝俺匝。碎併拱空奔牟之

吶崔，庶姊麻制，今之。扯眞哷衛。紅嫦重君字空別併夕宏慮
庄苓時淸，君子怍嬰俺疑，時乃卜祕命古擒衛。大丈夫買
君子制，時嗨萌浪。歆畧姊，昆蹩鐄嬰古擒衛朱姊褪空。
牢，空固理疑朱嬰俺，得古膊胞卒崔。餂節吒奴固趁迸茹
大丈夫直汝吏昆蹩，豸卧唷嫦。嫦吶空固拮。苦阿。空別併濫
擒宠趁制。典欺醒跛，洎鼐昆蹩鐄。君子辭啫告衛。沒執婁
尙昆牀嬰大丈夫趁舉塲賒豸衛探茹。僉昆蹩卒，繪沖巾

吒嫫時崔。歆意埕羅碎，沛得些邏邏，得些佢祕扶昆墜鏌赵
阺餂昆牂大丈夫，制飯昆墜，擒衛赵衛探茹輪律，佢買吶。
麻空朱顧身，執麻崔。唐箕拱空仁，拐於濫部下眞酒。鏌雒
役，時祕鏌，叫嬰罟濫昆墜罘細少，耒交朱台媯重宠衛呂。
於濫碎，麻嗔甑兩鏌濫墜麻呂朱嬰俺。翁富長墅瞎別
茹牛闔，扎饒赵細貝翁富長墅，朝冶閉護，佢祕翁意嗔
麻呂朱特。得些僥命饒，得些嶷拱沛。空法咥赵，丕買牟

領白嫲重君子衛。富翁羅得仁，空召祕鹽。嬰固嘍貽碎嬰
咍空。得些吶古，叫哩，白唐哭湄。大丈夫飙呂昆鹽鐄朱富翁麻
丕，空別女。瞎丕强添慮。尋細茹富翁，嗨探固白嫲重君子
補處趁兜連翁富長墅，顧身麻祕鐄償昆鹽鐄節姊，瞎吶
鹽恪宠麻替。大丈夫粟達爹迸連茹君子嗨探。時得些吶。君子
宠呂空曉特。買定澄古欺嬰君子怍命古碍弄嬰意，年買濫
羣之。白嫲重衛興，祕濫邏。美。鹽節昆祕趁制，鹽節嬰箕

元慮修道德，祇仁義麻於貝饒。意買實羅得君子。

宮處。細囉陀茹歇汰調實羅得蹔苓忠直。庄別貽改哩種之，

重君子縸女空移呂鹽朱君子，君子空祇。縱買提調饒囉官麻嗔

以群台嫦重君子，碎固抔縸之麻嗔領。併空衝。呂鏔空祇台嫦

咕及糒。時衛謨沒昆儐騅，鍤鐺鐮底無樓挪細。軍無稟。得糒空，空固禮米之，年另趁。嬰篊汀搗細懷包甑巴番麻空吏衛。餓恪拱紲夕丕，時得吏縸殷恪，空囉客特。羅爲体覓細徒呂運細營趁探，忌軍無稟。奴囉奴吶得職，得宜，待空特。官榮榮仔細。麻膝空特卒買，縸貪心麻消仁義。餓篊嬰學台嬰俺伴學結義貝饒包裹。古，沒嬰卒福趁試杜衛濫傳次迦赦。伴學得杜得空。

仙特閣官麻探伴寠蚤。耒補囉衛沒體，庄嚐細蹠女。
獧。耒等綾栖，褦昆獧。呸褦。嗜因恩眉，爲罷 洳右眉年蚤買
咖樸，針沒釣菉宠吏逄朱。嬰些領祕駸吹宠吏熱冲咖昆
聑固禮義栗達芒襖囉。嘲唉初瘝了老呸嗜，表軍擒沒

坺吶畧尼拱都饒趍禗。麻冇娘降香仙樘卒吏肵疎虞丐花，
日冉矯怍得些蒔菰趍。天下吨翼，兜姤墟饒細姤禗。仙於在
匋樘麻吏添薈女。埃乃調定沛宠登朱耉。丕買朱民更侍
蔑丐城坵仝內箕。清靈坵意冇木迸蔑核無名，菰蔓邏邏常，
些達笼罘窖翁自式。由丐傳奴得排夕丕。課初箕耉併蛐
於外扎冇蔑丐坺自然罘皮砏孕。店睜湃悉補喑喑。得
傳次遯罷。窖自式。

茹。翁自式買汝咤像形顏娘昆妈命救。冲弄奴抔嵬快汝翁自式買襘襖逄朱尙另朱奴邛奴赦娘降香趁，婁衛桥齪尼揯。碎抔姑意吏低。悲睩翁吠碎赦，碎古敢赦於兜。得些趁。另稟。稟翁，古尼於兜空別細褪，祂揯捻丐花奴罪情之麻抔縊得些吏。得些羅昆妈，麻抔濫之罪業丕。赦式罗翁官老瞋吔拱趁細褪朱別。扠無，体抔纑濫丕，時唵另。磊桥齪。軍另買抔吏妬。呫吏嗔呐掇褪拱空赦。皮埋固翁自

沛趁朝妲主仙，時揀闈吏吲翁於茹夕之時夕，麻停吉撝昨畧休降香囉逴無宮於妬盃尾睹餓旬唐。典餓娘降香闈。俸闈自然欺空撝囉。翁意飢僥墜仙盃尾據駸趁細懷。坍罥皮砏卑等，吏固丐闈無。麻闈揀。丕翁意曰卡漢尼翹翁意捲繪，齪隻艟，擒霪摠趁，趁巴爲庄別趁兜。埋兜趁細昨。滔式哿店。當澄姅店，藍兼除跩，吽蔑丁侯嗩炤爆畑，耒傷，約朱邛及揾吏，買匪胐弄。囉無掷傾思想，喉庄唁，觑庄

自式，時戶吶戶空冇別，拱空冇瞄笼意偃眒。唎買翁糠妲哿，時劍茹空特。汝職坯寠。麻偃唎時庄体蔑埃涓別，唎探茹翁時別，年衛遨翁自式衛空朱於女。想罘買兜吧巴餂，埃咍衛細闈撾拂哷。盱囉儻覓世間欺，意買汝茹。丕各仙於妬瞄動坦固欺邊箕冇種之橮卒貴竇欣邊尼，年冇禁命丕庄。大賊囉趨。翁自式於茹議懷。美。尼。空別意幺牢麻表停撾闈寠。丐闈寠麻困，典女沛阻衛空特於妬女。咧嗟畧寠分明，娘意

迸杜哖。時得主悻宰奴古倬。買趁踈貝翁縣浪。褪翁，碎供朱
沒得簣於處壩拜圭務。典餂奴宠怪拖囉沒樓供。時昆蛛。
傳次迸糝。翁縣處罪昆蛛。

折佢欣阽罘蟲齗聆耒，群於兜。
得些吶。課畧代耉簣耉奴，時古翁官老笼罘自式，麻翁意

縣拯凭。

易的，奴細杜連粫翁。吧吶吧抛拖栖囉扛翹打沒把連粫翁

吏杜迸鴅翁縣意。時尚意吶。稟翁，翁買處奴濫至，麻奴群

表奴。係奴混淆無法，時及奴兜打奴妬。吶皮擬咂，昆蛛於兜懇

吒媄碎，麻昆之空別奴懇迸，奴唉畧趁，混淆過廩。翁縣買

兜秩赫。買唵探翁嶸。翁嶸吶空冇僥。猱猺補衛。翁嶸特
丐伟，翁意表奴墫無，耒紩吏摶連鶻麻赫。猱猺身細体
及沒翁嶸，蹺祗大嗔翁嶸救，翁嶸意空別濫濫牢，買媽
工腇多蔞戙。猱猺據辣買。昆豹縱渚怍冇欺奴抔特坭兜
貍丐業奴冶簡覺。瞠動棱失驚肢綱瞭迸核塾歇。羣昆豹
睜箕昆豹盆抔貍綱赫道山水制。清靈瞠喈猱猺赫狆。
傳次迸尬。昆豹洳翁嶸救，耒隊喉皝翁嶸赫。

奴鑽刮衆碎懷。因義之麻底，哖趏。昆貉吶。妬群辭咥之女。趏，底濫之。買碎恆軌奴濫年樑棟茹闈，麻奴群祕鈽祕鐐仕哖。丕細呫核高吝，扙饒吏嗨，時核吶。得些羅種丕奈，哖悲睩餿膆過，沛哖買衝。翁糕奈。崔時趏嗨証據朱罕灰，未隊哖酩蚤阿。昆豹吶。救之翁。翁補碎無帶軏，少沒拙女折群之。奴隊哖酩翁糕趏。翁糕吶。蚤濫恩救眉朱塊咂猱猺，麻眉沒隊賒賒，耒撾咂伻且昆豹囉。昆豹分時癈，分時餿膆過澄，

嗨沒吝女。耒眉唉哕蚤朱當數蚤。代饒趁女，沒隊唐可賒，翁㽔吶。大畜無圖，拱渚㐌職。痢俗語浪。事不過三。嗔眉庶趁㐌別功恩衆碎拙節，況之羅嬰。哕奴趁，畢當廩。昆豹吏隊哕。羣分屍鑰酟。丐昌時濫畫，胯時鋤馥揀蹐揀蹀，結時彡坋，空女㽔代耤耙濫曨朱固繪粩朱奴哕朱餓。典欺衆碎折耒，奴女。及沒悲犞㽔。昆豹吏嗨。固年哕趁咍空。時犞吶。衆碎濫苔罔奴觸吏奴隊哕。翁㽔吏吶。核檜別之。吶丕渚睹信。代饒趁細

買得ᡳᡳᡳᠣᠣᠣ

時箕昆蓊趂劍哖冲棱縸許審無意仕眞律齪帶埮。

傳次台迯。昆蓊貝昆豁。

勢尼時勢恪。年埃乃據乡苓時仕及苓麻渚。

常。仍丕恩拱庄秩趂兜，乡牢拱仕冸呂，庄得尼時得恪，庄

苓，麻乡與時吏及與，庄遲時急，多唐丕空塊。乡恩縸怨罪事

如丕咍罘得些吨幻丕嬰。意空實彡牢。罷實碎買竈低之牢。得些吨典埋尼丕立。饑苦崔仍。碎空咍沒調。麻咍實彡之姤丕。時嬰蔣些吏阻格麻吶浪。咼。丕渚嬰空固瞳趁嬰趁兜，趁古役之。嬰貉吶。碎趁道劍卓哖。麻嬰竈麻耒迸喈嗨浪。埃趁姤。庄疑罘昆貉。時彡簿明呂買嗨。渚縸瞼想佢衝代趁耒。埋兜瞳趁繹繹遠坦，買慮謀定計，庄別彡牢麻迸朱特。歇飭併女。嘆閒咀馥，空皮進退。知鮒

郭嬰蒋迸。蛤相吶空特，迸逵丕提朱補恬。嬰蒋明過倍
膟趁。嬰蒋拱空惙，强吟，吏强祝懷。嬰豁歇飭忍買搥
搗蹺快輪。昆貉涘悚買吟。祝碎時碎捻迸朱丕立提揲
跦鼫。傳挽沒回，耒嬰蒋買蹺祝嬰貉懷。貉羅空巧。據汀
時嗔嬰朱碎鼫姤貝嬰朱固件。唹默意鼫時鼫。嬰豁買
情寠義初，碎買吶。渚如空，時埃慮分乃，碎古吶彡之。崔丕
麻納矯典女麻多空及，丕提執昌折趁枉命。麻嬰庄戈罪議

罗朱命塊時崔。吏堆欺劍麻濫害奴女。

終

几丑臨難，時慮方擧命，油沛乡謀朱几恪縸緱勞里極苦，免明，体命詰特嬰貉縸吆。買多趁吋得些細銑貉沙埝。常